

PAR L'AUTEUR DE LA SÉRIE **éternels**

alyson Noël



Radiance

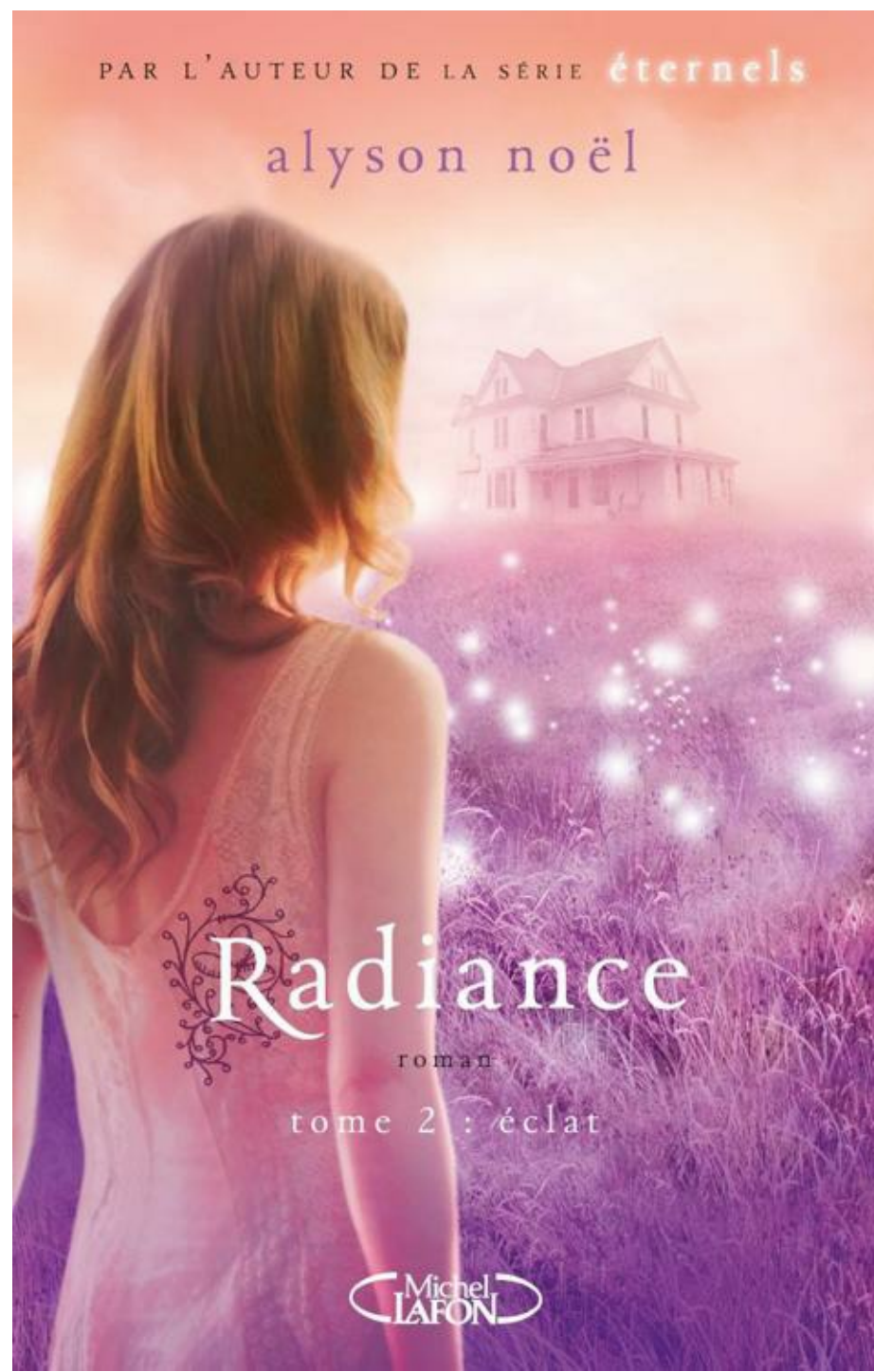
roman

tome 2 : éclat

Michel
LAFON

PAR L'AUTEUR DE LA SÉRIE *éternels*

alyson Noël



Radiance

roman

tome 2 : éclat

Michel
LAFON

Déjà paru : Radiance, tome 1 : [ici](#) et maintenant

À paraître Radiance, tome 3

Titre original : Shimmer Première publication par St. Martin's Griffin © Alyson Noël, LLC, 2011.
Tous droits réservés.

© Éditions Michel Lafon, 2011, pour la traduction française 7-13, boulevard Paul-Émile-Victor - île
de la Jatte 92521

Ncuilly-sur-Seine Cedex www.niicliel-lalon.com

A ma mère, pour tout !

« Le pardon est le parfum que la violette répand

sur le talon qui l'a écrasée. »

Mark Twain

Croire que la mort signifie se la couler douce pour l'éternité, au son d'une musique planante , dans une ambiance ouatée,

est une grave erreur.

Vous connaissez le dicton « La vie continue... » ?

C'est vrai.

Mais vous êtes encore loin du compte.

J'en sais quelque chose. Je suis morte depuis plus d'un an, et ce n'est qu'après avoir franchi le pont pour gagner l'au-delà

que les choses sont devenues intéressantes...

un

- Va chercher, Caramel ! Bon chien, rapporte !

Les deux mains autour de la bouche, j'ai cligné des yeux dans la brume aveuglante, une vapeur blanche que le soleil ne dissiperait pas avant quelques bonnes heures. La plage était exactement comme je l'aimais - vaporeuse et froide. Je me remémorais les virées que nous nous offrions en famille sur la côte, dans l'Oregon, et m'évertuais à les reconstituer dans ma tête.

Même si, dans le monde où je vivais à présent, Ici et Maintenant, j'étais capable de recréer n'importe quoi par un simple effort d'imagination, rien n'était plus pareil. Je pouvais retrouver les mêmes sensations, les grains de sable coincés entre les orteils, par exemple, la fraîcheur des embruns qui vous fouettaient le visage, mais ce n'était pas ça.

Un terne reflet de la réalité. Là-dessus, Caramel et moi étions parfaitement d'accord.

Il s'est r ué vers le bâton, bousculant au passage un père et un fils qui se promenaient tranquillement, avant de déboucher de l'autre côté. L'enfant à pilé net en promenant un regard circulaire - il devait sentir que quelque chose ne tournait pas ro n d . Une imperceptible variation de l'atmosphère, un courant d'air glacé, les manifestations ordinaires de la présence d'un fantôme.

Les signes auxquels les enfants sont sensibles, et les adultes totalement imperméables. J'ai fermé les yeux de toutes mes forces, me concentrant pour mêler mon énergie à ce qui m'entourait. J'ai évoqué le frémissement du sable, les coquillages et même la brume, espérant revivre une expérience comparable à celles d'autrefois. Je disposais de très peu de temps, je le savais, avant le retour de Caramel, qui déposerait le bâton tout baveux à mes pieds avant de repartir de plus belle.

I I était infatigable. Mon golden retriever portait bien son nom (au fait, cela veut dire « rapporteur doré, vous le saviez ?), il était capable de répéter ce petit manège pendant des heures. Manège qui figurait au premier rang de ses occupations favorites suivi, dans l'ordre, par les biscuits pour chien, se prélasser au soleil, chasser les oiseaux, et la dernière en date : voler.

Il m a donné un petit coup de museau dans les tibias, histoire de me rappeler son existence, et m'a considérée de ses grands yeux bruns, comme pour me supplier, cette fois, de lancer le bâton le plus loin possible. Ce que j'ai fait.

Je l'ai regardé s'élever très haut, percer le mince voile blanc et disparaître de ma vue. Caramel a cavale derrière, la langue pendante, en remuant frénétiquement la queue - un bout de peluche dorée s'est agité un moment avant d'être englouti dans le brouillard. Seul l'écho lointain de ses aboiements excités me parvenait encore.

J'ai regardé un petit groupe de mouettes tournoyer au-dessus de ma tête, puis plonger à la surface de l'eau pour pêcher quelque poisson imprudent avant de remonter dans le ciel. Les minutes passant sans que mon chien donne signe de vie, je l'ai appelé ; puis, n'obtenant pas de réponse, j'ai sifflé comme papa le faisait, ce qui ne manquait jamais de ramener Caramel au bercail. Les pieds ancrés dans le sable, où ils ne laissaient pas d'empreintes, je me suis enfoncée dans un brouillard à couper au couteau qui m'a rappelé un jour de tempête où, pour rire, j'avais voulu voler avant de me rendre compte que ce

n'était pas du tout amusant. J'allais entrer dans l'eau glacée - Caramel adorait nager - quand j'ai entendu un grondement sourd qui m'a immédiatement alertée.

Caramel ne grondait presque jamais.

C'était une bonne pâte.

Les rares fois où cela lui arrivait, il fallait en déduire qu'il était dans de beaux draps.

Dans une bien mauvaise posture, quoi !

Je me suis dirigée vers le bruit. À mesure que j'approchais, le grondement était de plus en plus rauque, pour se muer en un glapissement horrible, suraigu, suivi d'un lourd silence à vous retourner l'estomac.

- Caramel ! j'ai crié d'une voix si enrouée que j'ai dû m'éclaircir la gorge et m'y reprendre à deux fois. Caramel, où es-tu ? Ce n'est pas drôle, tu sais ! Allez, montre-toi ! Sinon, tu ne voleras pas pour rentrer à la maison, je te préviens !

À peine avais-je formulé ma menace que je l'ai entendu. Des pattes martelant le sable dur, des halètements de plus en plus rapides et sonores.

Je me suis effondrée sur le sol avec un soupir île soulagement, prête aux grands débordements d'affection qui n'allaient pas tarder. Le brouillard s'est alors brusquement déchiré et, dans la trouée, j'ai vu avec horreur un molosse qui fonçait vers moi.

Ce n'était pas Caramel.

C'était autre chose qui n'avait rien à voir.

Immense, de la taille d'un poney.

Avec d'énormes pattes qui bondissaient sur moi.

J'ai hurlé, tout en essayant de m'écarter de son chemin .

Trop tard !

J'étais trop lente.

Impossible d'échapper aux clous acérés de son collier, qui avançaient à cent à l'heure.

Sans parler de l'éclat menaçant de ses yeux jaunes, un regard incandescent qui me brûlait jusqu'au tréfonds.

deux

Recroquevillée sur moi-même, le nez contre mes genoux, je me suis cachée la tête dans les mains pour me préparer au choc.

Je sentais déjà les énormes pattes me griffer, les dents en lames de rasoir me déchiqueter, les yeux rougeoyants sur le point de me carboniser corps et âme.

Mais rien n'est venu.

Normal, et j'avais une bonne raison de ne pas craindre cet assaut.

Ni n'importe quel autre, d'ailleurs.

Une raison à laquelle je ne m'étais toujours pas habituée - surtout quand j'étais en proie à cette terreur puérile.

Parce que j'étais morte, pardi !

Bel et bien morte.

Morte et enterrée.

Morte comme... bref, on ne peut plus morte. Et, comble de l'ironie, j'avais beau me sentir plus vivante que jamais, j'étais physiquement morte depuis plus d'un an. En outre, ma nouvelle apparence n'était qu'une pâle imitation de mon ancienne enveloppe corporelle, plus légère, presque transparente, la différence essentielle résidant en ce que les choses pouvaient la traverser de part en part.

Ce qui était impossible auparavant.

Tout et n'importe quoi, même un énorme dogue noir au poil hirsute grondant méchamment, par exemple.

Quoi qu'il en soit, j'avais oublié ce petit détail, jusqu'à ce que Bodhi se matérialise devant moi.

Ou plus exactement Bodhi et Caramel, mon adorable golden retriever qui me connaissait depuis presque toujours, et avait perdu la vie dans un accident le même jour que moi. Voilà deux bonnes raisons pour lesquelles il aurait dû me vouer une fidélité à toute épreuve, me diriez-vous ?

Eh bien, nooon !

La fidélité et Caramel étaient à des années-lumière l'un de l'autre. Mon chien avait tendance à déborder d'affection pour les étrangers, et il était prêt à flairer et lécher la main de n'importe qui, du moment que l'individu en question était disposé à le caresser, le nourrir ou jouer avec lui, y compris Bodhi, mon guide.

Et tandis que celui-ci se gondolait de rire en me voyant, petite silhouette fantomatique à moitié morte de peur, recroquevillée sur le sable, Caramel gambadait à son côté en aboyant et agitant joyeusement

la queue. Cela m'a amenée à reconsidérer sérieusement la question de ma fidélité envers lui, et celle de mes relations avec Bodhi, que je me suis remise à détester comme au premier jour.

Je me souvenais de la fois où il m'avait littéralement poussée dans l'affreuse Salle de projection où j'avais dû visionner ce film sur la saga minable de mon existence.

Spectacle affligeant qui m'avait fait découvrir que les douze années de ma courte vie sur cette Terre se résumaient à une farce dont j'avais été le dindon.

Un fiasco.

Un formidable gâchis !

Plus d'une décennie consacrée à imiter ma grande sœur Ever, dans l'espoir de lui ressembler.

Le résultat en était le portrait peu reluisant d'une petite morveuse, une peste qui passait son temps à épier sa sœur, attitude totalement ridicule et inad-missible.

Vision de cauchemar dont les membres du Conseil n'avaient pas perdu une miette. Ils m'informèrent pour finir que vu le temps que j'avais erré sur Terre (j'avais obstinément refusé de franchir le pont menant Ici afin de continuer à espionner tout mon soûl ma sœur, quelques célébrités, mes anciens professeurs et camarades, bref, n'importe qui, du moment que la personne était intéressante et sans méfiance), on m'assignait une fonction : convaincre les âmes récalcitrantes de traverser le pont pour commencer une nouvelle « vie

» de l'autre côté. Une sorte de Passeur d'âmes, si vous préférez.

Pire encore, on me donnait un guide-professeur-entraîneur-conseiller-chef (du moins étaient-ce les titres ronflants dont Bodhi se gargarisait), auquel je devais obéissance et respect.

Il avait beau avoir abandonné son look de ringard débile, troqué son accoutrement de plouc boutonneux contre une tenue nettement plus cool

—il laissait à présent ses cheveux onduler librement sur ses épaules avec la plus grande décontraction —, et même si je ne pouvais m'empêcher de penser au poster de Zac Efron au mur de mon ancienne chambre chaque fois que je plongeais mon regard dans ses yeux bleus étincelants, il n'avait pas le droit de se moquer de moi de cette façon.

Je n'ai pas bougé, espérant qu'il allait enfin cesser de rire et me laisser tranquille. Mais j'ai compris qu'il était ravi de l'aubaine et ne s'efforçait de reprendre haleine que pour se moquer de moi

—verbalement, cette fois. J'ai bondi sur mes pieds, défroissé ma robe de coton blanc complètement entortillée autour de ma taille, rajusté les bretelles du maillot de bain rose et turquoise que je portais dessous. Je lui ai jeté un regard mauvais, sans oublier Caramel qui, la queue entre les jambes, adopta un profil bas avant de relever la tête pour me considérer de ses grands yeux bruns irrésistibles.

— OK, tu peux rire tant que tu veux, mais si tu avais vu ce que j'ai vu, je suis sûre que... euh... tu aurais hurlé aussi fort que moi, ai-je grincé entre mes dents.

J'étais décidée à en découdre pour de bon, mais il s'est borné à poser une main sur mon épaule, son regard grave soudé au mien.

- Moi aussi j'ai hurlé, la première fois, je t'assure ! Seulement, au lieu de me rouler en boule comme toi, j'ai cavale comme un dératé.

Je restai les yeux mi-clos, perplexe. Était-il sincère, ou s'amusait-il à me taquiner ?

- C'était en Angleterre, dans le Devon, si je ne me trompe pas, a-t-il poursuivi le front plissé, comme pour se rappeler la date exacte. À croire que l'événement remontait à plusieurs siècles, quand lui et moi savions qu'il avait été emporté par un cancer des os dix ans auparavant. Oui, ils se manifestent généralement dans le Devon, le Norfolk, le Suffolk et l'Essex, mais je...

- Ils... mais de qui parles-tu? ai-je demandé, tandis que Caramel se rapprochait en rampant pour nicher son museau sur mes genoux, dans l'espoir de rentrer dans mes bonnes grâces. Tu veux dire qu'il y en a plusieurs ?

Bodhi a secoué la tête avec une telle énergie que ses cheveux lui sont tombés dans les yeux.

- Les chiens noirs, oui, il y en a des tas, a-t-il confirmé en tentant de discipliner ses boucles rebelles avec les doigts.

- Les chiens noirs ? ai-je répété d'une toute petite voix tremblante sans comprendre.

Bodhi a fait apparaître une longue paille verte qu'il s'est mise à mâchonner en louchant autour de lui. On aurait dit qu'il s'attendait à voir débouler sur la plage une meute de chiens noirs, qui n'étaient en fait qu'un lambeau de brume. Il haussa les épaules.

- Le Chien noir, alias Black Shuck, le chien des ténèbres, le chien fantôme, le spectre chien, Gytrash, Shriker, le chien du diable... Ils ont des tas de noms et sont associés à différentes légendes, mais globalement ils se ressemblent tous, on ne peut pas se tromper si on en croise un. Un grand chien noir redoutable doté d'yeux flamboyants - il peut même en avoir un seul au milieu du front, ou bien à la place de la tête... Bref, il en existe ailleurs, pas seulement en Angleterre. Un jour, j'en ai vu un en Egypte, où je me trouvais en mission. Il était énorme, bien plus gros que celui que tu as vu, et féroce ! J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un étalon noir fou furieux. Tu ne peux pas imaginer la taille qu'il avait ! Il a secoué la tête avec incrédulité. Il gardait une tombe plusieurs fois centenaire. C'est leur occupation favorite, tu sais - protéger de vieux tombeaux, des trucs de ce genre...

Il m'a coulé un regard de sous ses cils, qu'il devait allonger d'une manière ou d'une autre afin de paraître plus craquant encore. Cela fonctionnait à merveille, pour autant que l'on puisse en juger par l'ovation et les hurlements qui l'avaient accueilli lorsqu'il était monté sur scène l'autre jour, lors de la cérémonie. Quel que soit le nom que l'on donnait à ce rituel, il s'était mis à y rayonner d'un bel éclat vert, histoire de prouver qu'il était prêt à me servir de guide.

Ça fonctionne sur des esprits un peu simplêts.

Parce que moi, j'étais plutôt... disons... une dure à cuire.

Il ne me quittait pas du regard, me suppliant presque de baver d'admiration devant son périple

exotique. Alors là, il pouvait toujours courir !

Il s'était rendu en Egypte. En mission. Et était tombé nez à nez avec un chien fantôme encore plus monstrueux que celui que j'avais aperçu.

Sans blague !

Et alors ?

Au cours du bref laps de temps écoulé depuis que j'ai franchi le pont menant Ici, pays où je vis à présent, j'ai déjà effectué une mission dans un magnifique château anglais, survolé les rues animées de Londres et, pour l'heure, je m'offre des vacances bien méritées sur l'une des îles Vierges. Le tout en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Ce qui me conforte dans l'idée que je vais encore pas mal bourlinguer, entre les missions et les âmes en peine que je vais devoir aider à traverser.

- La légende affirme que rencontrer un chien noir est un présage sinistre, un signe de mauvais augure... a poursuivi Bodhi en mâchonnant sa paille qui s'agitait en cadence entre ses dents - sans doute une manie ridicule du temps où il était sur Terre.

—Mauvais augure ? ai-je répété en haussant les sourcils, persuadée qu'il cherchait encore à m'impressionner.

—Oui, un messenger de la mort, si tu préfères, un...

J'ai levé les yeux au ciel et balayé d'un revers de main dédaigneux sa pitoyable tentative de m'épater avec son vocabulaire châtié.

—Je sais ce que ça veut dire !

Il a observé la plage quasi déserte en battant des paupières.

—Bref... Même si, selon la légende, quiconque rencontre un chien noir mourra dans l'année, tu n'as pas grand-chose à craindre de ce côté-là, puisque tu es déjà morte, hein ?

Les mains sur les hanches, je ne le quittais pas du regard.

—Alors tu vas laisser cette espèce de zombie, cette bête maléfique terroriser tout le monde sur la plage sans lever le petit doigt, c'est ça ?

Bodhi a haussé les épaules, apparemment moins troublé par cette perspective que je ne l'étais.

—Je ne vois pas de quoi tu parles. Écoute, Riley, regarde les choses en face, la seule que ce chien semble terroriser, c'est toi.

Je l'ai scruté attentivement, à la recherche de signes ou indices confirmant qu'il se moquait de moi, mais rien !

— Et Caramel, alors ? ai-je objecté. Je l'ai entendu glapir. On aurait dit qu'il était mort de peur, enfin c'est une façon de parler. Bodhi a éclaté de rire.

- D'indignation, oui, de peur, certainement pas. C'est ma faute. Je lui ai chipé sa balle en plein vol et je me suis sauvé avec. Mais tu m'as déjà pardonné, hein, mon vieux ? a-t-il susurré, tout sucre tout miel, en gratouillant mon chien entre les oreilles.

J'ai failli hurler en voyant Caramel se coucher la queue frétilante à côté de Bodhi. Il lui faisait les yeux doux en bavant de bonheur.

- Et puis tu ne dois pas t'occuper des âmes errantes que tu pourrais croiser dans les parages. Ce ne sont pas tes oignons, tu entends, sauf si le Conseil te l'ordonne ! a martelé mon guide, la mine grave, pour bien me faire comprendre qu'il ne plaisantait pas. Bon, et si on oubliait cette bestiole et cette plage sinistre pour aller se balader en ville, tu veux ? a-t-il proposé, jugeant qu'il avait sorti l'argument massue et accompli son devoir.

Les mains toujours sur les hanches, j'ai regardé la brume qui n'était plus incandescente. Un examen plus attentif montrait que le brouillard s'effiloçait çà et là en lambeaux, promesse de beau temps.

Nous étions en vacances, un petit séjour offert par le Conseil pour nous récompenser d'avoir fait du bon boulot - nous avions délogé le fantôme qui hantait un château anglais depuis une éternité, exploit que, je le signale en passant, aucun autre Passeur d'âmes, y compris Bodhi, n'avait réussi avant moi

! Bodhi avait eu le bon goût de me laisser choisir l'endroit sans protester, quand j'avais opté pour l'île Saint-Jean, car mes parents y avaient passé leur lune de miel et en parlaient si souvent, avec une telle nostalgie, que je rêvais d'y aller. Et il nous restait très peu de temps, avant de réintégrer Ici et Maintenant pour nous présenter devant le Conseil et repartir en mission, je ne l'ignorais pas.

- Je n'irai nulle part, tant que je n'aurai pas retrouvé ce sale cabot pour le faire déguerpir pour de bon, ai-je déclaré en le regardant droit dans les yeux.

trois

On ne peut pas faire ça, a scandé Bodhi, feignant de ne pas remarquer que je ne l'écoutais plus. Riley, tu entends? Le Conseil ne t'a pas confié cette mission, ça ne te regarde pas.

Il m'a fixée un long moment, d'un air dur et résolu que j'ai superbement ignoré.

Primo, parce que j'étais déjà loin, cavalant sur la plage dans la direction où j'avais vu disparaître ce satané animal.

Secundo, ce n'était pas le moment de gaspiller mon temps en de vaines discussions, alors que je devais mobiliser mon énergie pour élaborer un plan.

- On ne peut pas faire n'importe quoi, n'importe comment, et avec n'importe qui! s'époumonait Bodhi dans mon dos. Il y a des règles dont tu n'as même pas idée.

Sa voix faiblissait à mesure que j'avançais.

- Écoute, tu perds ton temps, crois-moi. Les chiens noirs n'apparaissent que s'ils veulent qu'on les voie, généralement pour prévenir d'un danger.

J'ai stoppé net, les pieds enfoncés dans le sable humide et granuleux. Je devais reconsidérer la question sous un autre angle.

J'avais tout faux.

Au lieu de suivre la bête, il me fallait revenir sur mes pas et repartir en sens inverse.

Dans la direction d'où elle était venue.

La même que Caramel et Bodhi.

Car si mon guide disait vrai, alors se trouvait là-bas une chose que le Chien noir (la créature fantôme, la bête démoniaque) cherchait à protéger. Et si je parvenais à mettre la main dessus, je trouverais en même temps l'animal et pourrais faire d'une pierre deux coups.

J'ai donc tourné les talons et rebroussé chemin pour rejoindre Bodhi. Ses yeux trahissaient un soulagement teinté d'arrogance. Il a frôlé Caramel du genou pour lui indiquer que, maintenant que j'avais enfin reconnu son infinie sagesse, il était temps de mettre les voiles.

Sans lui accorder l'aumône d'un regard, je l'ai dépassé et ai poursuivi mon chemin à travers le brouillard.

Bodhi s'égosillait derrière moi.

- Riley ! Je suis sérieux ! Bon sang, tu pourrais m'expliquer pourquoi tu ne m'écoutes jamais ? Je croyais qu'on avait dépassé ce stade, qu'on se com-prenait. Je suis ton guide, et toi... (il a marqué une pause, cherchant le mot juste pour faire passer le message sans me vexer), tu es une novice, a-t-il

conclu d'un ton ferme et résolu. Ce qui signifie que ce n'est pas à toi d'établir tes missions. Tu n'es pas libre d'agir à ta guise. Tu dois obéir au Conseil, ou à moi. Je ne plaisante pas, Riley, je suis très sérieux, au contraire. Quand vas-tu te décider à m'écouter ? À me respecter ?

Que de mots !

Il en avait plein la bouche.

Pour moi, ce n'était qu'un tas de voyelles et de consonnes assemblées au hasard. Je prêtais l'oreille uniquement parce qu'il me collait au train.

- Tu ne peux pas faire ce qui te chante, tu sais, a-t-il ajouté en accélérant pour rester à ma hauteur. Il existe des règles, des normes que tu dois suivre, et il suffirait que tu y déroges une seule fois par un de tes caprices ridicules pour compromettre tout ce que j'ai eu tant de mal à édifier. C'est mon boulot de veiller sur toi. Je suis responsable de tes actes, que ça te plaise ou non. Tu n'ignores pas non plus que je viens de rentrer dans les bonnes grâces du Conseil, alors que j'ai failli être relevé de mes fonctions et tomber en discrédit.

Mais apparemment tu ne te sens pas concernée. Il suffit qu'il te passe par l'esprit l'idée insensée de poursuivre une bête mythique, dont le Conseil n'a sans doute jamais entendu parler, pour que tu fonces tête baissée sans penser une seule seconde que tu risques de réduire mes efforts à néant ! Tu ne sais pas ce que tu fais, ni les conséquences de ta conduite inconsidérée, le danger auquel tu m'exposes ! Et puis, figure-toi que les esprits ont une destinée à accomplir, exactement comme les vivants sur Terre. Sans parler d'un truc appelé le « libre arbitre », que tu dois respecter. La faculté de l'exercer est essentielle, si une âme veut maîtriser son destin. Je regrette de te le dire, mais pour quelqu'un qui, comme toi, vient de trouver sa lumière, quelqu'un que son tout récent halo vert clair désigne comme appartenant au palier 1.5, tu n'as absolument aucun droit d'interférer dans la destinée, le sort, la voie, le libre arbitre de qui que ce soit, à moins que le Conseil ou moi-même t'en donnions l'ordre exprès. C'est si difficile à comprendre, ou quoi ?

Là, j'ai pivoté sur mes talons pour le regarder en face.

- Il se trouve que c'est exactement ce que je suis en train de faire, tu vois ?

ai-je lancé.

Il a écarquillé les yeux d'un air interloqué, sans doute à cause du déluge de paroles sans queue ni tête dont il m'avait abreuvée.

- C'est exactement ce que je fais en ce moment, j'exerce mon libre arbitre, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Et même si je ne suis pas aussi experte que toi en matière de règlement, ô mon tout-puissant guide, je suis sûre que tu n'as pas l'autorité requise pour m'empêcher d'accomplir mon destin, tu saisis ?

J'ai filé sans attendre sa réponse. Les pieds fermement plantés dans le sable pour garder l'équilibre, j'ai progressé le plus vite que j'ai pu. Je préférais marcher, car voler dans la purée de pois, j'en avais fait la triste expérience, était plutôt désagréable à cause du manque de visibilité.

La voix de Bodhi résonnait dans mon dos, dans une bordée de noms d'oiseaux -

obstinée, tête de mule, butée, entêtée, écervelée, tête de linotte, siphonnée -

et autres douceurs du même acabit qui me poursuivaient dans le brouillard.

Et glissaient comme l'eau sur les plumes d'un canard.

Pour moi, c'était du baratin vide de sens. Bon, c'était peut-être vrai. Ou peut-être pas.

Quoi qu'il en soit, c'était sans intérêt.

Bodhi avait beau s'emplir la bouche de grands mots, genre les règlements, le Conseil, la longue liste de mes défauts, une chose était sûre, les coïncidences, les concours de circonstances, le hasard, ça n'existait pas.

L'univers ne fonctionnait pas de cette façon.

Si j'avais vu le Chien noir, il y avait une bonne raison.

Que j'étais bien décidée à découvrir.

quatre

J'ignorais depuis combien de temps je marchais

- le brouillard était si épais que je n'y voyais rien, ni devant moi ni derrière -

mais, n'entendant plus la voix de Bodhi, j'en ai conclu que j'avais déjà parcouru une bonne distance.

Les halètements et les aboiements surexcités de Caramel s'étaient évanouis eux aussi.

Excepté le bruit du ressac sur le rivage et le cri plaintif des mouettes tout là-haut, je n'entendais pratiquement rien.

J'étais sourde et aveugle.

Ce qui explique sans doute ma surprise quand je suis tombée dessus.

Littéralement.

J'étais si occupée à me fondre dans le sable, la mer, le ciel, l'environnement, à accorder mes vibrations avec celles du monde physique, que si l'instant d'avant je me baladais sur la plage, plongée dans mes réflexions, celui d'après, je culbutais tête la première.

Ben oui, même dans mon enveloppe fantomatique, on pouvait encore me faire un croche-pied, apparemment.

J'aurais pourtant dû passer à travers. Or, comme tout était énergie, pour entrer en contact avec un solide, percevoir l'espace en trois dimensions comme avant, il me fallait absorber l'énergie de ce qui m'environnait. Voilà pourquoi, tendue vers ce but, je n'avais pas vu le piège.

Avec une grimace, j'ai repoussé les mèches blondes qui me tombaient dans les yeux et fusillé du regard l'objet en question.

Je pensais découvrir un rocher déchiqueté, érodé par la mer, mais ce n'était pas un rocher - en tout cas, pas tel que je m'y attendais.

A un certain moment, le sable blanc et l'eau turquoise de la plage voilée de brume s'étaient transformés à mon insu en un cimetière surgi du brouillard, un lieu désolé, abandonné, envahi par les herbes folles.

Un cimetière très délabré et très vieux.

Des tombes brisées défoncées, des arbres sinistres dressant leurs branches maléfiques dépourvues de feuilles — elles se balançaient de telle sorte qu'on les aurait dites prêtes à vous arracher du sol dans leurs griffes.

Comme dans les films d'épouvante.

Sauf qu'il ne s'agissait pas d'un film, mais de la « vraie » vie.

J'ai plissé les yeux pour mieux voir la tombe qui m'avait fait trébucher, à la recherche d'un nom, d'une date, quelque chose qui aurait un sens et pourrait me fournir un indice. Elle était si dégradée qu'il était difficile de distinguer l'image gravée dans la pierre : les ailes d'un ange ou carrément autre chose, en plus d'un nom et d'une date à demi effacés par le temps.

Faisant des yeux le tour du décor, j'ai découvert des tombes partout. Certaines se ressemblaient, quelques-unes étaient surchargées d'ornements, d'anges, de croix, quand d'autres se bornaient à une malheureuse pierre nue.

Bodhi m'avait signalé que le chien fantôme était le gardien des tombeaux et des sépulcres, me suis-je soudain rappelé au moment précis où je l'ai aperçue.

Pas le chien.

Non, cette chose n'avait pas assez de consistance pour mériter ce qualificatif.

Disons qu'elle répandait un éclat.

Une douce lueur rose dorée.

Fascinée, hypnotisée, je l'ai regardée virevolter, papillonner, gambader d'une tombe à l'autre, bondir d'arbre en arbre jusqu'à ce qu'elle atterrisse devant moi. Elle a virevolté sur place, tandis que, confondue, je regardais cette boule d'énergie pure s'étirer lentement, puis s'incurver avant de se doter de deux yeux, un nez, une bouche, des dents...

Bref, se métamorphoser en moi-même !

Mon portrait craché, de la tête aux pieds.

Longs cheveux fins et blonds.

Yeux bleu clair.

Nez un peu trop court.

Poitrine plate comme une planche à pain : hum, c'était la pure vérité, hélas.

Une robe à falbalas du plus mauvais goût. Ouh là!

Je suis restée sans voix. Carrément.

J'ai jeté un regard alentour, cherchant Bodhi et Caramel. Je m'attendais à les découvrir planqués derrière cet ectoplasme, histoire de me faire peur, de me donner une leçon pour avoir décidé seule de ma conduite.

J'ai pivoté vers cette chose... euh... moi... euh... ce truc, de plus en plus agacée par la robe. C'est vrai, quoi ! Une ou deux fanfreluches auraient été plus que suffisantes, mais tous ces volants, ces dentelles,

ces ruches, ces nœuds, ces boutons brillants, c'était vraiment trop !

En plus, personne n'ignorait que j'aurais préféré mourir (façon de parler) plutôt que d'être vue dans cet accoutrement. En d'autres termes, soit Bodhi m'en voulait à mort d'avoir enfreint le règlement, soit quelqu'un d'autre, quelqu'un qui visiblement ne me connaissait pas, avait fait la grossière erreur de me sous-estimer.

L'apparition a souri, ce qui a eu pour effet instantané de rendre mes traits méconnaissables, comme s'ils appartenaient à une parfaite inconnue.

De blonds et souples, mes cheveux sont devenus bruns et bouclés, mes yeux bleu clair ont viré au noisette foncé, un long nez élégant a remplacé... euh...

l'appendice qui me caractérisait, et un buste autrement plus généreux s'est substitué au triste simulacre dont la nature m'avait dotée.

Une poitrine épanouie dont je ne connaîtrais, hélas, jamais de semblable !

Pour quelque obscure raison, la chose avait conservé la robe dont, à sa place, je me serais débarrassée vite fait.

- C'est quand même trop marrant de faire peur aux gens ! s'est-elle écriée.

Raison pour laquelle, je pense, je suis incapable de résister à la tentation.

Elle a éclaté d'un rire cristallin qui a illuminé son visage aux yeux fixes, observateurs.

-

C'est très mal, je sais, mais quelquefois... Elle a jeté un regard circulaire autour d'elle, et quand je dis circulaire, cela signifie que sa tête a pivoté de cent quatre-vingts degrés. Elle se dévissait le cou tout en serrant ses bras minces autour de sa taille ridiculement fine.

- Eh bien voilà, des fois, je ne peux pas m'en empêcher.

Elle m'a dévisagée encore, tandis que sa tête basculait sur son axe pour reprendre sa position initiale.

—Mais puisque tu es morte comme moi, je vais être réglo et cesser de jouer.

Au fait, excuse mon impolitesse : je m'appelle Rebecca.

Elle a souri et le décor a changé, rappelant une école à l'ancienne au charme délicieusement désuet. Elle a esquissé une petite révérence, révélant la pro-fusion de rubans qui ornait son dos.

J'ai hésité, sans doute encore secouée par son petit numéro de tête pivotante, attendant de voir la suite, quels autres tours elle avait dans son sac.

Mais comme rien ne venait, son apparence kitsch à souhait ne se modifiant pas, j'ai répondu par un léger signe de tête.

—Moi, c'est Riley, ai-je dit, espérant que cela suffirait, vu que je n'avais pas l'intention de me mettre en frais, ni maintenant ni jamais.

Elle a plissé les yeux — on aurait dit deux trous d'épingles opaques -, la tête inclinée sur le côté, son regard vrillé au mien.

—Riley ? Excuse-moi, mais ce n'est pas un prénom de garçon ?

Impossible de deviner ce qui lui passait par la tête. C'était bizarre, mais contrairement aux autres défunts que j'avais croisés, j'étais incapable de lire dans ses pensées. Elle devait avoir trouvé le moyen de les masquer.

—J'ai l'air d'un garçon ? ai-je rétorqué, piquée au vif, histoire de lui faire comprendre qu'elle s'avavançait en terrain miné.

Elle s'est bornée à serrer les lèvres en haussant imperceptiblement les épaules et a pris tout son temps avant de répondre, comme si elle hésitait encore à trancher.

Je m'apprêtais à lui tourner le dos, j'en avais assez de jouer, quand elle a tendu la main pour me tapoter l'épaule.

Une seule fois.

Une légère bourrade.

Qui a suffi à me faire remonter le temps, jusqu'à mon premier jour d'école.

J'étais redevenue la version maigrichonne de moi-même, vêtue d'un jean et d'un pull, avec une coiffure à la garçonne d'un goût plus que douteux.

La coupe en question m'avait pourtant paru une super idée à ce moment-là (surtout parce que ma sœur Ever portait également des cheveux courts).

Seulement, tout le monde (mes petits camarades comme les profs) en avait conclu que j'étais un garçon.

On aurait dit que je remontais le temps.

Ébahie, j'ai vu les tombes branlantes se changer en pupitres d'écolier. Pendant que les grands arbres cauchemardesques aux vastes troncs creux et aux longues branches grêles, pareilles aux doigts noueux d'une sorcière dans un livre de contes, se transformaient en bâtons de craie et tableau noir.

Des murs se sont dressés autour de moi, se refermant comme un piège, et le vieux cimetière abandonné s'est métamorphosé en la réplique exacte de mon ancienne classe de maternelle. La scène se répétait, comme dans mon souvenir

— les fous rires des bambins de cinq ans et une maîtresse d'école se confondant en excuses, le visage cramoisi.

- Je suis désolée, Riley, avait balbutié Mme Patterson avec un haussement d'épaules embarrassé, le rouge aux joues.

Mais ce n'était rien à côté de ce que j'éprouvais, moi.

Notre première consigne de la journée - lorsque nous avions épinglé l'étiquette portant notre nom sur la poitrine - consistait à se mettre en deux rangs, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Et d'après la maîtresse, j'avais lamentablement échoué.

Un seul regard à ma défroque androgyne et ma coupe ultracourte lui avait suffi pour imaginer le pire.

Elle m'avait prise pour un garçon !

Elle a agité la main, cherchant des yeux une échappatoire, une dérobade, quelque chose à quoi se raccrocher.

- Avec ton... je croyais que tu... a-t-elle bredouillé.

Je suis restée là, louchant vers la classe hilare, au bord des larmes, la gorge en feu, endurant ce calvaire pour la première fois de ma vie.

J'examinais les autres filles, le regard perdu dans un océan de boucles, nattes, barrettes et autres nœuds dans toutes les nuances de rose, mauve et bleu clair

— le portrait craché de Rebecca, cette petite peste de fantôme. Quant à moi, je venais de le comprendre, j'étais la pire chose qui puisse arriver à un être humain.

J'étais différente.

Je détonnais dans le paysage.

Un quart d'heure à peine après mon départ de la maison dans un état de surexcitation euphorique, on m'avait déjà cataloguée comme une excentrique.

J'ai bondi sur mes pieds et je me suis précipitée vers la sortie. Contrairement à la vie réelle, la porte était verrouillée.

Je me suis ruée vers les larges baies vitrées, mais elles étaient également bloquées.

Affolée, j'ai fait des yeux le tour de la salle en quête d'une issue, luttant pour garder mon sang-Froid, alors que la vérité m'apparaissait dans toute son horreur : j'étais prise au piège.

Otage dans une classe bourrée d'écoliers ricaneurs, moqueurs, dont l'hystérie collective était si communicative que la maîtresse n'avait pas résisté.

Ce n'était pas tout à fait vrai, les choses ne s'étaient pas vraiment déroulées ainsi, mais c'était sans importance. Dans mon for intérieur, dans les replis secrets de mon cœur, jusqu'au tréfonds de mon âme, j'éprouvais les mêmes émotions qu'autrefois.

Le malaise.

L'humiliation. La peur, la conscience de ma stupidité, la confusion. Et pire que tout, la colère.

Envers mes camarades qui se moquaient de moi.

Envers la maîtresse qui se joignait à eux.

Envers moi-même, à cause de mon incapacité à me fondre dans la masse, à être comme les autres, à faire des efforts pour y parvenir.

Cernée par des hurlements de rire qui menaçaient de m'engloutir, je me suis mise à cogner de toutes mes forces contre les murs, les portes, jusqu'à ce qu'une voix cristalline domine soudain le chahut.

Un rire argentin émergeant du brouhaha général qui m'a immédiatement tirée de ce sale pétrin. La classe s'est volatilisée.

De la cendre grise s'est mise à recouvrir le décor chatoyant de lumière, saupoudrant lentement mes épaules et mes chaussures avant d'aller tourbillonner ailleurs. On aurait dit de la neige opaque et lugubre.

Rebecca ne me quittait pas des yeux, le regard grave, impitoyable, tripotant son invraisemblable robe de ses longs doigts fuselés.

- Hum, on dirait que tu viens de passer un sale quart d'heure, hein ? a-t-elle observé en triturant l'énorme nœud jaune qui garnissait le devant. En fait, tu dois être dans une colère épouvantable, non ? a-t-elle enchaîné sans me laisser le temps de répondre.

J'ai baissé la tête, absorbée dans la contemplation de la tenue que je portais depuis mon arrivée sur l'île, jusqu'à mes pieds nus souillés de cendre. J'ai bien essayé de me donner une contenance, de reprendre mes esprits - peine perdue, la scène qu'elle venait de recréer pour moi m'avait profondément secouée.

Elle cherchait à me provoquer, à me contrarier, me faire péter les plombs même, j'en étais sûre. Pour quelle raison ? Alors là, aucune idée.

Une chose était claire : malgré ses paillettes, ses lisseurs et ses boucles blondes, notre fantômette était loin d'être une petite fille modèle.

Au contraire, c'était un vrai démon, j'en aurais mis ma main au feu.

Rebecca avait un côté obscur. Hantée par un lourd secret, à tous les coups. Elle errait sur Terre depuis si longtemps qu'elle devait s'ennuyer à mourir et en était devenue blasée. Une vraie peau de vache, quoi, n'ayons pas peur des mots, à tel point qu'on devait l'aider d'urgence à passer de l'autre côté avant qu'il ne soit trop tard.

J'avais beau le savoir, au moment où j'ai croisé son regard, j'ai compris que je ne pourrais jamais y arriver toute seule.

Je me mesurais à plus fort que moi, et je ne savais pas comment j'allais m'en sortir.

cinq

Elle a disparu comme elle était venue.

Dans un éclair de lumière zigzaguant au-dessus des tombes avant de s'évanouir dans l'air.

Je me suis retrouvée à la case départ, seule dans le cimetière glauque. Pas de chien noir fou ni de zombie à l'horizon, rien, à part le douloureux souvenir qu'elle s'était ingéniée à faire ressurgir dans ma mémoire.

L'impression était persistante, tenace, de plus en plus vive et envahissante, à tel point que cet incident isolé envahissait mon esprit, dominant tout le reste.

Y compris la version que je savais conforme à la réalité.

Le bon sens aurait dû me souffler que la scène dérangeante que je venais de revivre n'était qu'un incident isolé, qui ne m'avait certainement pas marginalisée à vie. La preuve, à peine quarante-huit heures plus tard, deux de mes camarades de classe, Sarah et Emma, avaient massacré leurs cheveux à coups de ciseau, histoire d'imiter ma coupe (au grand dam de leurs parents) -

sauf que ce jour-là, le bon sens semblait être aux abonnés absents.

A croire que la logique avait pris des vacances, elle aussi, me livrant sans défense à des sentiments depuis longtemps oubliés de gêne, d'incompréhension et de rage. En quittant le cimetière, je n'ai pu m'empêcher d'embrasser du regard le paysage, dans l'espoir de découvrir un endroit où me débarrasser de mes émotions - une sorte de décharge affective, si vous préférez - afin de les laisser derrière moi et d'éviter d'avoir à les trimballer partout.

J'en étais là de mes réflexions quand j'ai aperçu Bodhi qui traversait l'épais brouillard.

- Bon, Riley, maintenant que tu t'es bien amusée et que tu as fait ta rebelle, je t'ordonne de me suivre, m'a-t-il intimé sur un ton aussi dur que le regard dont il m'a foudroyée.

Penché en avant, il me scrutait avec une expression telle qu'on aurait dit que sa figure et sa voix se battaient en duel pour voir laquelle serait la plus sévère.

Je l'ai gratifié d'un bref regard, ainsi que Caramel, offusquée de voir qu'il calquait son comportement sur celui de Bodhi. Quoi qu'il en soit, mon l hier) me dévisageait d'un air apitoyé, je vous le jure.

- Parce que, au cas où tu l'aurais oublié, nous sommes censés être en vacances, a-t-il poursuivi sur le même ton. Une petite pause super sympa, histoire de se relaxer un peu, s'amuser, et oui, peut-être même apprendre à nous connaître, afin que je puisse mieux te guider à l'avenir. Mais la seule chose que j'aie retenue jusqu'ici, c'est que tu es encore plus butée que je ne le croyais. Je veux dire, quand je t'ai ordonné de...

Je l'ai interrompu, les mains levées en signe de reddition, avant de repartir, impatiente de m'éloigner de ce lugubre cimetière et replonger dans le brouillard. J'avais envie de tout abandonner derrière moi, au sens propre comme au figuré, afin que les choses reprennent leur cours normal au plus vite.

- D'accord, d'accord ! On va visiter la ville, tu veux ? Ce chien débile ne m'intéresse plus. C'est vrai, tu sais, ai-je ajouté, prenant son silence pour du scepticisme et désireuse de le convaincre que ma soudaine volte-face était sincère.

Sachant très bien que, dans le cas contraire, j'aurais droit à un feu roulant de questions auxquelles je n'avais pas la moindre intention de répondre.

Pour un tas de raisons, je ne voulais pas lui raconter ce qui venait de se passer -

pas maintenant, en tout cas. Pas tant que je n'avais pas mis un peu d'ordre dans ma tête.

- Tu avais raison, ai-je renchéri en hochant la tête un peu trop vigoureusement.

Bon, d'accord, j'en faisais des tonnes, j'en avais conscience, mais je n'allais pas me raviser pour si peu. J'avais commis une erreur - une grosse bourde, sans réfléchir. J'avais surestimé mes capacités et, plus grave encore, j'avais pris le risque de mécontenter le Conseil. Une sorte de folie passagère, mais c'était fini.

Définitivement. À partir de maintenant, j'étais résolue à obéir docilement.

J'avais enterré la hache de guerre, espérant que Bodhi serait dans les mêmes dispositions d'esprit.

- Bon, on y va ? ai-je insisté. Remarque, on peut voler, si tu préfères. C'est toi qui décides. Moi, ça m'est égal.

Je me suis arrêtée de parler, de marcher aussi. Je suis restée plantée là un petit moment. Je n'avais pas une folle envie de me retourner et de revoir ce décor de cauchemar. Mais comme le silence se prolongeait, j'ai fini par pivoter sur mes pieds pour tenter de comprendre ce qui se passait. Je me creusais déjà la tête pour trouver l'argument choc afin qu'on décolle de là au plus vite, quand je me suis aperçue qu'en fait il n'avait pas écouté un seul mot.

Bodhi avait l'air absent.

Il ne m'accordait aucune attention.

Il me tournait le dos et se dirigeait dans la direction opposée.

Pour tout dire, il courait comme un dératé après une très jolie brune, suivi par ce traître de Caramel qui lui collait au train.

Je me suis époumonée à crier son nom, sans résultat. Peut-être ne pouvait-il ou ne voulait-il pas m'entendre ?

Son attention était focalisée sur la fille, qui filait comme une flèche, slalomant entre l'enchevêtrement des arbres, les cheveux au vent, telle une cape noire et brillante.

Avec ses beaux yeux sombres étincelants, ses joues fraîches et roses, son visage rayonnant de joie, d'amour et d'impatience contenue, elle s'est retournée en souriant et lui a fait signe d'approcher, l'index replié.

Il l'a appelée d'une voix douce, un murmure caressant qui trahissait le désir, la nostalgie, les regrets.

- Nicole, ne pars pas ! Attends-moi, s'il te plaît ! a-t-il supplié.

Il piétinait les touffes d'herbe désolée entre les tombes. L'écart se réduisait et il allait la rejoindre, quand elle s'est immobilisée devant un vieil arbre noueux, les yeux braqués, non pas sur lui, mais sur moi.

Et alors, je l'ai vue.

J'ai vu ce qui se cachait derrière la jolie silhouette.

Même si j'étais la seule à le distinguer. Puisque la révélation m'était exclusivement destinée.

Le spectacle que Bodhi avait sous les yeux était entièrement différent.

Je n'ai pas eu le temps de l'appeler, de le rattraper ni même de le prévenir, on aurait dit qu'il s'était volatilisé. Je suis restée clouée sur place à la regarder lui tapoter l'épaule d'un doigt délicat.

Une seule fois.

Une légère caresse.

Qui suffit à renverser la barrière autour de lui. A tout renverser.

J'étais seule avec, en fond sonore, les jappements plaintifs de Caramel et les supplications de plus en plus inaudibles de Bodhi, tandis que l'horrible vérité m'apparaissait dans toute sa nudité hideuse.

Rebecca.

Un zombie terrifiant.

Avec son molosse aux yeux luisants, elle avait mystifié mon guide et mon chien, les soustrayant à ma vue.

Je suis restée comme une souche, contemplant avec ahurissement ce lieu qui ne ressemblait plus à celui que je venais de quitter.

Quelques rares arbres et rochers mis à part, ainsi que de maigres touffes de plantes aquatiques, le reste du paysage était flou, noyé dans une lumière éblouissante.

Il étincelait littéralement.

Rien à voir avec le halo lumineux qui entourait tout à l'heure Rebecca, l'inquiétant petit fantôme en fanfreluches.

Il était plus vaste.

Beaucoup plus vaste.

On aurait dit une gigantesque bulle irisée se dilatant jusqu'à englober le cimetière tout entier. La base se confondait avec le sol, tandis que les parois étaient si lisses, si rondes et si brillantes qu'on ne pouvait les fixer sans cligner des yeux.

Et même si je ne pouvais pas distinguer mon reflet, je savais que Bodhi et Caramel se retrouvaient piégés à l'intérieur, comme je l'avais été un peu plus tôt. S'ils refaisaient la même expérience que moi, il y avait fort à parier qu'en ce moment ils revivaient leur version personnelle de l'enfer.

Les yeux plissés en deux fentes minuscules, je fixais toujours la bulle du regard en me creusant la tête pour visualiser des réponses, des indices, quelque chose que Bodhi avait pu mentionner à propos d'une jolie fille aux cheveux sombres prénommée Nicole. En pure perte.

32

Au fond, je ne savais pas grand-chose de l'existence que Bodhi avait passée sur Terre. Excepté le moment et les circonstances de sa mort, ou le fait qu'il était sur le point de devenir un pro du skateboard...

J'ignorais d'où il venait, où il avait vécu, qui étaient ses parents, ses amis, s'il avait des frères et des sœurs, si sa vie d'avant lui manquait autant qu'à moi, parfois.

A en juger par sa voix empreinte de tristesse quand il avait apostrophé cette fille, j'avais la réponse à la dernière question.

Elle lui manquait. Voilà au moins qui était évident. Restait à savoir pourquoi.

Qui était-elle, qu'avait-elle représenté pour lui ?

Je me suis effondrée par terre sans quitter la sphère brillante des yeux. J'étais morte de honte d'avoir été égoïste au point de ne pas avoir eu la curiosité d'en apprendre davantage sur mon guide. Dire que je ne lui avais pas posé une seule question sur sa vie sur terre ! En même temps, je me demandais

comment les tirer de là, lui et mon retriever.

Par quel moyen les libérer de l'univers atroce de Rebecca ?

Quelle était la prochaine étape logique ?

À force de peser le pour et le contre, de laisser libre cours à mon imagination, j'ai commencé à envisager les scénarios les plus cauchemardesques, où Bodhi était soumis aux pires humiliations et tortures morales (si être physiquement morts nous dispensait de la torture physique, nous étions loin d'être immunisés contre la peur, l'angoisse, les traumatismes psychologiques sous toutes leurs formes). Quant à Caramel... je ne l'imaginais pas vraiment revivre une journée éprouvante dans la petite existence peinarde de gros chien bien nourri et choyé qu'il avait menée. Or, connaissant Rebecca, je me doutais qu'elle finirait par dénicher quelque chose, avec l'aide de son diabolique compagnon au regard laser et aux crocs acérés comme un rasoir.

Bref, appelez cela l'intuition ou ce que vous voulez, je n'avais pas la moindre idée de ce qui pouvait bien se passer à l'intérieur de la bulle, mais je devinais que cela ne présageait rien de bon.

33

55

Quelque chose d'effroyable.

Et c'était ma faute.

Si je ne m'étais pas lancée à corps perdu sur les traces de cet abominable monstre aux yeux rouges sans tenir compte des avertissements de Bodhi, nous ne nous serions pas retrouvés dans un pareil pétrin.

J'avais décidé d'exercer mon libre arbitre en four-tant mon nez là où il ne fallait pas.

Résultat, mon guide et mon chien étaient dans de beaux draps. À cause de moi.

Je me sentais très mal, affreusement coupable et terrifiée à l'idée de la réaction du Conseil. Quelle terrible punition allait-on m'infliger ? En tout cas, je n'y couperais pas, c'était sûr. Bodhi avait pourtant tenté de m'avertir de ne pas faire ce qui me passait par la tête, mais j'avais fait la sourde oreille. J'étais la seule responsable de ce désastre, et c'était à moi de trouver la solution pour les tirer de ce mauvais pas.

Quoi qu'il en soit, j'avais beau redouter les Conséquences de mes actes une fois de retour dans l'Ici et Maintenant, j'avais un problème plus urgent sur les bras : Bodhi et mon chien étaient prisonniers, et il était temps de me bouger. J'ai bondi sur mes pieds et je me suis ruée sur la bulle chatoyante que je me suis mise à bourrer de coups de pied et de coups de poings. En vain.

Elle ne bougeait pas.

J'avais beau faire, impossible d'y pratiquer la moindre brèche.

Une chose était sûre, sans la permission de Rebecca, personne ne pouvait ni entrer ni sortir.

J'ai battu précipitamment en retraite et je me suis sauvée. Angoissée, impuissante, j'ai promené autour de moi un œil désorienté en me demandant ce que j'allais faire sans risquer d'envenimer les choses.

À force de m'égosiller à les appeler, à supplier et à menacer Rebecca tour à tour, j'étais dans un état proche de l'hystérie.

En désespoir de cause, j'étais décidée à aller chercher de l'aide dans l'Ici et Maintenant, quand je l'ai entendu.

Un son presque inaudible, une sorte de bruissement qui semblait provenir de nulle part, hors du temps.

J'ai pivoté sur mes talons avec prudence à la recherche de la source du bruit, et là, j'ai vu un pied, une jambe, un torse, une tête émerger lentement des fourrés et avancer vers moi en disant :

- Tu t'appelles bien Riley ?

Son regard était braqué sur moi au point que si j'avais encore eu besoin de respirer, j'aurais gonflé les joues et retenu mon souffle au risque d'exploser, c'est sûr.

Et il n'est pas moins certain que j'aurais viré au bleu violacé, les yeux ronds comme des soucoupes.

Quoi qu'il en soit, j'avais toutes les peines du monde à soutenir son regard, et le plus grand mal à distinguer la réalité de l'illusion.

Qui sait si Rebecca ne tirait pas les ficelles en coulisses ?

Et si elle l'avait envoyé là dans le seul but de m'effrayer ? J'ai plissé les yeux.

- Comment sais-tu qui je suis ?

- Je m'appelle Kanta. Prince Kanta. N'aie pas peur, Riley Bloom, je ne te ferai aucun mal.

35

55

La tête et les épaules bien droites, j'ai relevé le menton d'un air aussi confiant et résolu que possible, du moins je l'espérais.

- Tu n'as pas répondu à ma question, je te signale. Cela dit, je ne crains rien ni personne. Je suis aussi morte qu'on peut l'être, au cas où tu ne t'en serais pas aperçu.

Il a eu un léger sourire, vite réprimé, offrant la vision fugitive de grandes dents blanches et carrées, légèrement de travers, des lèvres délicatement rosées, des joues lisses et mates creusées de deux fossettes.

- Moi aussi, a-t-il déclaré d'un ton impérial, empreint de gentillesse et de gravité à la fois, en esquissant une profonde révérence avant de relever son crâne rasé pour me fixer de ses yeux noirs comme l'ébène. Je ne suis pas si désinvolte d'habitude, mais en pareilles circonstances, je propose d'abréger les préliminaires et d'aller droit au but.

J'ai noté certains détails au passage : les pommettes hautes, le nez épaté, les lèvres charnues, le menton fort, le corps musclé, la large carrure et les loques immondes dont il était attifé.

- Le but ? Quel but ? ai-je questionné en haussant les sourcils, sans détacher les yeux de sa chemise blanche sale et déchirée, soigneusement rentrée à l'intérieur d'un pantalon foncé, usé jusqu'à la corde, troué et effiloché aux genoux.

J'étais perplexe. Quelle sorte de prince pouvait se balader dans cette tenue ?

Voyons, quelqu'un de noble extraction, royale, même, ne ressemblerait pas à un... SDF, non ?

Remarquez, ce n'était pas si surprenant, il n'était pas le seul. Curieusement, aucun fantôme dont j'avais croisé le chemin n'avait jugé bon de profiter de la situation, du télescopage du temps, bref, de l'incroyable chance de pouvoir matérialiser tout et n'importe quoi en donnant libre cours à son imagination la plus débridée.

Question mode vestimentaire, donc, les spectres que j'avais rencontrés jusqu'ici avaient malheureusement une bonne longueur de retard. Pour la plu-36

part, ils gardaient les vêtements qu'ils portaient au moment de leur mort, quelle que soit l'époque, vous vous rendez compte ?

- Désolé si mon apparence miteuse t'a un peu déroutée ou incitée à mettre ma sincérité en doute, a-t-il observé pompeusement en se débarrassant de ses haillons, qu'il a troqués contre une élégante tunique colorée à la coupe impeccable. Et comme ça, c'est mieux ? a-t-il ajouté.

J'ai piqué un fard, les joues brûlantes, horriblement gênée. Je devrais vraiment apprendre à contrôler mes pensées, vu que tout le monde ou presque (enfin, dans le monde des défunts) était capable de lire en moi comme dans un livre ouvert. Me connaissant, j'aurais plutôt intérêt à dissimuler mes réflexions, et vite fait.

Je me suis confondue en excuses tellement j'avais honte, mais il a levé une paume dure et calleuse pour m'interrompre sans ménagement.

- Inutile de t'excuser. On n'a pas le temps. Il y a des questions plus urgentes à régler. Rebecca retient ton ami prisonnier, c'est ça ?

Je me méfiais, loin d'être convaincue qu'il pourrait m'aider.

- Comment le sais-tu ?

- Je sais tout ce qui se passe ici. Absolument tout. Y compris ton nom. J'ai immédiatement deviné ta présence et compris que tu avais un problème. Et donc, je sais aussi que tu as besoin de mon aide.

Je l'ai dévisagé. J'aurais voulu nier en bloc, mais en même temps il me faisait un peu peur.

D'accord, j'avoue, il me flanquait une trouille bleue. C'est vrai, mettez-vous à ma place : il avait surgi de nulle part en prétendant tout savoir, et vu que j'étais incapable de lire dans ses pensées, je n'avais aucun moyen de deviner ce qui le poussait à agir.

En plongeant mon regard dans le sien, si doux et brillant, je me suis rendu compte que j'étais complètement parano.

Le peu de lucidité qui me restait me soufflait que j'avais besoin d'aide.

Et le plus vite possible.

37

55

Comment avais-je été assez idiote pour me fourrer dans un borbier pareil ?

J'étais dépassée par les événements, j'étais incapable de trouver une solution par mes propres moyens qui, je le reconnais, étaient assez limités.

J'étais complètement perdue, déboussolée, au point que je ne pouvais pas espérer une seule seconde m'en sortir toute seule.

Voilà pourquoi j'ai décidé de sauter le pas et de faire confiance à cet inconnu pour le moins bizarre qui se proclamait prince, contrairement aux apparences.

Obéissant au peu de bon sens qui me restait, j'ai redressé les épaules et je l'ai regardé droit dans les yeux.

- J'ai vraiment besoin de ton aide, lui ai-je dit. En plus de mon ami, elle a aussi capturé mon chien.

38

huit

Il m'a scrutée avec une attention concentrée, la mine grave et solennelle, comme si j'étais la personne la plus importante au monde.

Après quoi, sans prononcer un seul mot, il m'a fait signe de le suivre d'un léger hochement de tête avant de tourner les talons et de quitter le cimetière, m'entraînant dans son sillage vers une sorte de paillotte dressée sur la plage.

Je me suis immobilisée sur le seuil, hésitant à m'aventurer plus loin. J'ai pianoté sur ma hanche et froncé le nez, histoire de me donner une contenance.

- Alors, c'est ça, ton... euh... ton palais ? ai-je dit en inspectant les lieux d'un regard rapide.

J'ai observé le toit de chaume, les quatre tiges de bambou qui le soutenaient, la natte tressée en guise de tapis, les deux coussins aux couleurs vives disposés au centre de la pièce - le décor était si sobre et dépouillé que le peu de confiance que Kanta m'inspirait menaçait de partir en vrille.

Sans vouloir être impolie, il avait bien dit qu'il était prince, non ?

Et il avait insisté pour être sûr que j'avais pigé.

Je l'ai regardé s'activer dans un coin, le dos tourné. Apparemment, il ne m'avait pas entendue et ne me prêtait aucune attention. Et là, j'ai enfin ouvert les yeux.

Le prince Kanta était fou à lier !

Comme ces clochards errant dans le plus grand dénuement dans les rues, se parlant tout seul.

Il délirait.

Il était cinglé.

Vivant dans un monde imaginaire créé de toutes pièces — un monde peuplé de princes en haillons habitant dans des cabanes. Persuadé d'être de lignée royale, alors qu'en fait, autant que je puisse en juger, il n'en était rien. Et moi, j'avais été assez bête et désespérée pour y croire.

Au moment où je me dirigeais vers la porte, prête à détalier au triple galop, il s'est retourné et m'a tendu un breuvage — une sorte de tisane — qu'il venait de préparer.

Je me suis hissée sur la pointe des pieds pour mieux voir le liquide sombre et fumant dans une minuscule coupe jaune, où j'ai repéré des morceaux de feuilles collés sur les bords de la tasse. Je les ai considérés d'un œil méfiant, tandis que les mises en garde à propos du danger que l'on courait en acceptant des bonbons de parfums parfaits inconnus me revenaient en mémoire. Surtout quand l'inconnu était complètement timbré. (Oubliant que j'étais morte et que je ne risquais plus grand-chose de ce côté-là.)

Il m'a carrément fourré la tasse dans les mains avant d'aller s'en chercher une autre. Ensuite, il s'est coulé sagement sur le coussin bleu et a tapoté son voisin, un pouf orange orné d'une constellation

d'étoiles, pour m'inviter à prendre place à mon tour.

- Assieds-toi, a-t-il ordonné.

Il pouvait toujours courir.

C'était le moment ou jamais. Je devais profiter d'être près de la porte pour prendre mes jambes à mon cou et déguerpir en vitesse.

Au lieu de quoi, pour une raison qui m'échappe, je me suis retrouvée vautrée à côté de lui, les jambes sagement croisées, la tasse tiède dans le creux de la main.

Il a soufflé sur le liquide, plus par habitude que par nécessité, semblait-il, les yeux perdus dans l'océan turquoise. Au bout de ce qui m'a paru une éternité, j'ai commencé à ronger mon frein. D'autant que je ne comprenais pas comment prendre le thé avec un fou furieux pourrait m'aider à délivrer Bodhi et Caramel. C'était une perte de temps.

Au moment où je m'apprêtais à exprimer le fond de ma pensée, il a baissé son regard sur moi.

- Bois, m'a-t-il intimé, croyant sans doute que j'allais une fois de plus m'exécuter docilement.

J'étais fatiguée d'être menée par le bout du nez. J'en avais assez qu'il me traite comme l'un de ses sujets obéissants. Je me préparais à rouspéter, quand il a pivoté sur son siège et m'a regardée fixement.

- Bois ! a-t-il insisté.

J'étais comme hypnotisée.

J'aurais voulu sauter sur mes pieds et filer, mais j'en étais incapable.

A croire que son regard me clouait sur place, m'envoûtait. J'avais beau m'acharner, c'était peine perdue.

- Bois, a-t-il répété pour la troisième fois.

Sans me quitter des yeux, il a arraché un fil à sa tunique et l'a laissé tomber dans ma tasse.

- Beurk ! me suis-je écriée, J'étais profondément dégoûtée, mon estomac se révoltait, ce qui ne m'a pas empêchée de porter la tasse à mes lèvres et de laisser le liquide couler dans ma gorge.

- Bois!

Le mot a résonné à mes oreilles, me brouillant l'esprit, la vue, paralysant ma volonté. J'ai lâché la coupe vide et je me suis écroulée par terre.

neuf

J'étais perdue dans le brouillard. Une véritable purée de pois dense, blanchâtre et lumineuse.

J'ai cligné des yeux, m'efforçant de me frayer un chemin dans la mélasse, vaguement consciente qu'il me fallait atteindre l'autre côté.

C'était très important.

J'avancais à tâtons, les bras tendus devant moi, balayant l'espace des deux mains dans l'espoir de dissiper le brouillard. On aurait dit qu'il s'épaississait malgré mes efforts. Peu à peu, il s'est déchiré et je me suis retrouvée devant un château qui, bien que de dimension modeste, n'en était pas moins impressionnant. Il ressemblait à une forteresse entourée d'une imposante muraille.

J'ai jeté un coup d'oeil par-dessus mon épaule.

- C'est ça ? C'est ce que tu voulais me montrer ?

Le prince Kanta, qui marchait sur mes talons, a hoché la tête.

Quelque chose dans son regard, la façon dont il plissait les yeux, les soubresauts de sa pomme d'Adam, le silence dans lequel il se murait me taisaient croire qu'il ne m'avait pas emmenée ici par hasard.

Son visage avait une expression que je ne connaissais que trop bien.

Celle que j'affichais quand je me retrouvais dans la Salle de projection d'Ici : j'entrais dans l'un des box cachés par un rideau, je m'installais sur un tabouret métallique, sélectionnais la destination et observais les activités de ma sœur et de ses amis sur Terre.

Un regard profondément triste.

Le regard exprimant le chagrin qui vous accable d'avoir perdu ce que vous aviez de plus cher au monde.

J'étais impressionnée et, en même temps, je me sentais terriblement coupable de l'avoir jugé sur les apparences, ses habits en loques et la misérable cabane où il vivait. D'un autre côté, j'avais des circonstances atténuantes, vu que de prime abord rien ne semblait jouer en sa faveur.

- C'est vrai que tu étais un prince ? ai-je demandé.

Dos au décor, il a opiné.

- Oui, absolument.

Il a agité la main et a fait mine de s'éloigner.

Après la peine que je m'étais donnée pour arriver jusque-là, je ne l'entendais pas de cette oreille.

La tête penchée sur le côté, j'ai froncé les sourcils et levé les bras au ciel.

- Alors c'est tout ? Tu m'as droguée avec ton espèce de tisane, dans le seul but de passer en coup de vent devant cet antique donjon pour repartir aussi sec ?

Excuse-moi de te le préciser, mais tu pourrais me faire faire le tour du propriétaire, non ? On pourrait au moins jeter un coup d'œil derrière la grille ?

J'ai secoué la tête d'un air indigné. Il a planté son regard sombre dans le mien.

- Il y a encore beaucoup à voir, crois-moi sur parole, a affirmé le prince. Mais pas ici. Voilà des siècles que cet endroit n'existe plus. Sache que tout est éphémère sur terre. Absolument tout. La seule chose qui ne varie pas dans le monde physique est le changement. C'est la seule constante qui soit.

Une main en l'air, il a désigné un point derrière mon dos. J'ai fait volte-face. Le ciel à peine voilé l'instant d'avant était à présent noir de fumée, et à la place du château restait un tas de décombres fumants. Tout autour, le sol était imbibé de sang. En relevant le nez, j'ai constaté qu'il avait de nouveau troqué son élégante tunique contre ses vieux haillons.

- Nous avons subi une révolte, a-t-il expliqué d'une voix posée. À la suite de quoi j'ai fini par échouer ici.

- Sur l'île ? me suis-je écriée avec une moue de surprise en constatant que je me retrouvais de nouveau sur la plage.

Ce n'était plus tout à fait la même chose, mais je n'arrivais pas à le définir.

Il a hoché la tête, l'index pointé vers une vaste bâtisse au sommet d'une colline

- une grande maison de style colonial. Si elle n'avait pas les dimensions du château de tout à l'heure, elle n'en était pas moins imposante.

Mon regard a oscillé entre la maison et le prince. Je cherchais un sens, un quelconque symbole.

- Bon, alors, résumons, ai-je dit. Si j'ai bien compris, tu as bourlingué entre un palais africain, un domaine colonial dans les Caraïbes et une misérable chaumière sur la plage où, pour une obscure raison, tu as fini par t'installer.

Je l'ai toisé de la tête aux pieds, mais il est resté immobile et silencieux.

- Tu as bien choisi de vivre ici, hein ? j'ai insisté. Parce que sinon, si tu n'aimes pas trop cette...

Je me suis interrompue, cherchant le terme approprié, ni trop critique ni trop agressif.

- Bon, tu peux toujours matérialiser une nouvelle maison aussi facilement qu'une nouvelle garde-robe, tu vois ? me suis-je bornée à dire à défaut de trouver mieux.

Je l'ai observé, mais impossible de deviner ce qu'il pensait, il restait de marbre.

- Une pierre, un château, n'importe quoi, il te suffit de visualiser la chose, de t'imaginer la posséder et le tour est joué ! j'ai précisé.

Il m'a tourné le dos. Carrément. Ça m'a coupé le si filet. En fait, je voulais lui parler de ma mission, mon tout nouveau statut de Passeur d'âmes, et lui offrir de le guider jusqu'au pont dès qu'on en aurait fini avec cette histoire.

Bref, au moment où j'allais me lancer dans mon petit laïus, il a jeté un rapide coup d'œil par-dessus son épaule, puis il a posé un doigt sur ses lèvres avant de le pointer droit devant lui.

- Tu fais beaucoup de bruit pour rien, mademoiselle Riley Bloom ! Tu n'as pas compris. Regarde et tais-toi. Laisse l'histoire venir à toi.

C'était un comble ! Non content de me séparer de mon ami et de mon chien -

qui avaient désespérément besoin de moi - en me droguant avec je ne sais quelle décoction sous le prétexte futile de me montrer des demeures sans intérêt, il osait me reprocher de trop parler et, en plus, m'ordonnait de la fermer, purement et simplement !

Pourtant, allez savoir pourquoi, je n'ai plus desserré les dents et j'ai suivi du regard la direction qu'il m'indiquait. J'ai aperçu un homme qui ressemblait trait pour trait au prince Kanta, à tel point que j'ai fini par saisir qu'il s'agissait effectivement de lui, s'échinant toute la sainte journée dans les champs.

- Je... je ne comprends pas, ai-je murmuré, me rappelant trop tard qu'il m'avait interdit d'ouvrir la bouche.

Mais j'étais tellement déroutée que j'avais besoin de réponses, que lui seul était capable de me fournir.

—Je croyais que tu étais un prince et que tu vivais dans un château en Afrique

?

Il a acquiescé d'un hochement de tête.

—Dans ce cas, pourquoi avoir quitté la belle vie là-bas pour venir ici te faire fouetter jusqu'au sang et travailler comme un forcené ?

L'évidence m'a sauté aux yeux.

La réponse s'imposait d'elle-même.

Le prince Kanta n'était pas venu sur cette île de son plein gré.

Il avait peut-être été un seigneur en Afrique, mais ici, tout, même son existence, lui échappait.

On l'avait arraché au train de vie luxueux réservé à l'aristocratie pour le réduire en esclavage.

Forcé de trimer dans une plantation du matin au soir, et de subir une sévère raclée chaque fois qu'il avait le malheur de déplaire à son maître.

Il a détourné les yeux de ce lugubre spectacle pour les planter dans les miens.

—Voilà une bonne illustration de la précarité des choses, Riley. Je te l'ai dit, rien ne dure éternellement. Le commencement et la fin n'ont souvent rien à voir.

La gorge nouée - une vieille habitude héritée de mon existence terrestre -, j'ai fait volte-face pour contempler l'horrible tableau qui s'offrait à moi. Des coups, des actes de torture révoltants, dont l'un était tellement innommable et barbare, si atroce que je n'en croyais pas mes yeux. Le prince devait déformer délibérément la vérité pour m'impressionner, ai-je pensé.

J'ai eu beau faire, tourner le dos, fermer les yeux pour me soustraire à cette vision d'horreur et à ces cris affreux, désespérés, déchirants, toutes mes tentatives pour me voiler la face sont restées infructueuses, impossible d'y échapper.

Et en dépit de tous mes efforts déployés pour me protéger, la scène se déroulait toujours devant moi, derrière moi, autour et au-dedans de moi.

Ne pouvant supprimer l'image ni couper le son, il ne me restait plus qu'à prendre mon mal en patience.

J'ai donc regardé jusqu'à la fin.

On rassemblait un groupe d'esclaves qui avaient eu le malheur de déplaire à leur maître au point d'encourir ses foudres.

On les menait sur une longue plage où on les enterrait dans le sable blanc jusqu'au cou.

Le maître, un homme sadique et cruel, se livrait avec ses amis à une partie de «

bowling », les têtes des esclaves faisant office de quilles.

L'un après l'autre, ces malheureux succombaient à une mort effroyable, inéluctable.

C'était épouvantable.

L'horreur à l'état pur.

Comment pouvait-on se divertir avec un jeu si cruel ?

Pourtant, les faits étaient là. J'assistais à un épisode révoltant de l'histoire. Au bout de quelques minutes, heureusement, le prince Kanta a eu pitié de moi et a mis fin à mon supplice.

Même si je n'étais plus forcée de les regarder, les images persistaient dans ma tête. J'en étais malade, profondément triste, et surtout indignée que cette monstruosité ait pu se poursuivre si longtemps dans l'indifférence générale.

Je m'apprêtais à livrer le fond de ma pensée, à exprimer ma compassion au prince, quand un nouveau tableau a remplacé le précédent.

Le vent avait tourné.

Les opprimés s'insurgeaient et se soulevaient contre leurs oppresseurs.

Une révolte éclatait - les esclaves contre les maîtres.

J'avais l'impression que mon cœur allait cesser de battre ou bondir hors de ma poitrine, je ne savais plus. Soulagée de ne plus être opprimée par le poids de la première scène, je me sentais plus légère, ragaillardie, certaine que j'allais enfin voir la justice rétablie.

La première victime, juste retour des choses, a été le maître de la plantation, cette brute sanguinaire. Je mentirais si je disais que je n'ai pas sauté de joie et levé le poing en signe de victoire.

J'ai vite déchanté lorsque le prince Kanta a posé sa main sur la mienne pour m'inciter à regarder la suite.

Qui concernait la fille du maître.

Une adolescente plus ou moins de mon âge.

Elle avait des boucles châtaines, des yeux noisette, un long nez élégant, et portait une robe à crinoline, la taille soulignée par un énorme nœud jaune, un minuscule chien noir gambadant à ses côtés.

Je l'ai aussitôt reconnue. C'était Rebecca.

J'ai rouvert les yeux sur les pieds nus et calleux du prince. J'étais toujours allongée par terre, la joue plaquée sur la natte.

J'ai compris que j'avais assisté à ce lugubre spectacle sans bouger d'un pouce.

Je n'avais pas quitté la plage, ni même la cabane, en fait.

J'avais voyagé dans ma tête grâce à la drogue contenue dans la tisane.

J'ai eu toutes les peines du monde à me mettre debout. Submergée par des émotions contradictoires, j'ai observé le prince Kanta, immobile sur son coussin.

Je suis restée sans voix.

Estomaquée.

Ce qui, vous l'aurez remarqué, n'est pas le trait dominant de mon caractère.

Il faut dire à sa décharge que le prince ne m'avait pas trop bousculée. Il était toujours assis en tailleur sur son pouf, les yeux braqués sur le ressac incessant des vagues. J'avais donc tout loisir de méditer sur les choses épouvantables que je venais de voir.

- Alors, si je comprends bien, Rebecca erre sur Terre parce qu'elle a été assassinée ? ai-je risqué, histoire de dire quelque chose. Et toi aussi, pour les mêmes raisons, c'est ça ?

Il a dardé sur moi un de ses regards insondables. Le silence se prolongeait, au point que j'ai commencé à flipper.

- Pas exactement, a-t-il lâché au bout d'un temps qui m'a paru interminable.

J'ai froncé les sourcils sous ma frange et attendu qu'il entre un peu dans les détails. Comme rien ne venait, qu'il était toujours en posture de bouddha assis, j'ai décidé de passer à la vitesse supérieure.

- Bon, d'accord, je suis dans le brouillard. Mais pourquoi est-elle ici, alors ? Ça rime à quoi, cette bulle et... tout le reste ?

J'ai réprimé une grimace en entendant ma voix se briser, démontrant ma nullité crasse - je n'y comprenais rien.

Lors de ma première mission de Passeur d'âmes, j'avais vite saisi que connaître les motivations des esprits égarés, les mobiles pour lesquels ils s'attardaient sur Terre pouvaient être très utile pour les aider à traverser le pont. Vu la manière dont Rebecca avait piégé Bodhi et Caramel, je brûlais de savoir ce qui lui était passé par la tête.

J'ai donc pris mon mal en patience. Une attente qui m'a semblé interminable dans un silence sinistre.

Jusqu'à ce que le prince Kanta daigne enfin lever les yeux sur moi.

- Rebecca refuse de partir parce qu'elle est furieuse. Folle de rage, même. En fait, plus que sa mort violente, la raison essentielle qui la retient ici est la colère.

Bon, d'un certain point de vue, j'avais pigé, mais d'un autre, j'étais complètement perdue.

- Tu restes là pour la même raison, toi aussi ? Parce que tu es furax à cause de ce qui t'est arrivé ? ai-je hasardé, étant donné qu'il était du genre à distiller les réponses au compte-gouttes et s'attendait à ce que je me triture la cervelle pour les trouver toute seule.

J'ai serré les mains sur mes genoux, les doigts entrelacés. En le voyant changer d'expression, j'ai supposé que je l'avais vexé, que j'avais franchi je ne sais quelles bornes invisibles, quand il a fait la dernière chose à laquelle je m'attendais.

Il a souri.

Bon, d'accord, c'était un semblant de sourire.

Quoi qu'il en soit, sa peau s'est tendue, ses lèvres se sont étirées, les commissures se sont relevées, assez en tout cas pour creuser deux fossettes jumelles sur ses joues. J'ai bel et bien vu l'ébauche de quelque chose qui aurait pu finir en un grand sourire. Et puis, cela a disparu si vite que j'ai cru avoir rêvé.

- Au début, oui, je suis resté ici parce que j'étais en colère, a-t-il admis, le visage grave. Mais plus maintenant.

Je me suis rassise, méditant ces paroles, les retournant dans ma tête, les ruminants en silence. J'avais beau m'acharner, rien à faire, je n'y voyais pas plus clair.

Apparemment, j'avais deviné que la colère était le dénominateur commun, dans le cas de Rebecca comme du prince, ce qui les retenait sur Terre. Bon.

Pour le reste... euh... je ne suis pas complètement idiot, mais j'aurais bien aimé savoir pourquoi il restait ici, puisqu'il s'était calmé. Étant donné que plus rien ne le retenait là, pourquoi alors s'accrocher à ce terrifiant passé au lieu de l'oublier pour mener ailleurs une existence plus heureuse ?

J'ai décidé de jouer mon va-tout.

- Attends, puisque tu n'es plus en colère, explique-moi pourquoi tu n'as toujours pas traversé le pont, hein ? Ce n'est pas pour me vanter, mais aider les gens à passer de l'autre côté, c'est ma spécialité.

Je n'ai pu me retenir de sourire, les mots me grisaient. Je n'oubliais pas que j'avais à accomplir une tâche pour laquelle j'étais plutôt douée, et du coup je me sentais moins coupable de laisser croupir mes pauvres compagnons dans leur prison.

Le prince n'a pas réagi. Et même s'il était impressionné par mes performances, il n'en a rien montré. Un excellent comédien, c'est moi qui vous le dis !

Apparemment, le pont, Ici et Maintenant et tout le reste, il s'en fichait pas mal.

Il avait l'air super heureux dans sa misérable hutte, avec ses loques sur le dos et sa tisane bizarre.

- Je ne peux pas être libre si mes frères et sœurs ne le sont pas aussi.

Bref et concis. Finalement, il commençait à me plaire, ce prince, avec son style à l'emporte-pièce. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de penser que ce n'était pas si simple.

Comme s'il se plaisait à parler par énigmes.

Qu'il me cachait quelque chose.

C'était suffisant pour éveiller mes soupçons.

- Ils sont encore trop nombreux à être coincés ici. Je ne peux pas envisager ma libération sans penser à la leur, a-t-il ajouté, même si ces paroles ne m'éclairaient pas davantage.

S'il était si réticent à sauter le pas, au fond, c'était son problème. Bodhi avait sans doute raison, après tout - je devrais peut-être m'en tenir aux missions du Conseil et ignorer les pauvres âmes errantes qui croisaient mon chemin.

Ce qui était sûr, en tout cas, c'était que chaque minute passée dans cette cabane à divaguer avec le prince et visionner des images qui ne me concernaient pas représentait soixante secondes de plus durant lesquelles j'abandonnais mes malheureux compagnons à leur triste sort.

J'ai sauté sur mes pieds et, sans quitter le prince Kanta des yeux, j'ai déclaré d'une voix altérée, plutôt contrariée, même :

- Excuse-moi, mais je ne vois toujours pas pourquoi tu ne m'as rien dit tout à l'heure. Pour quelle raison m'as-tu emmenée ici ? ai-je poursuivi en désignant la plage d'un ample geste de la main. Tu aurais pu éviter de me faire boire ton immonde tisane et me résumer les choses sur place dans le cimetière, non ?

Je lui ai lancé un regard venimeux, consciente de me laisser gagner par la colère, mais je m'en fichais royalement.

Tu sais que mon ami et mon chien sont prisonniers et qu'il faut faire vite, n'est-ce pas ? Alors pourquoi, au lieu de m'offrir ton aide comme tu me l'as promis, tu m'as entraînée ici pour me faire perdre mon temps ?

J'ai secoué rageusement la tête en me dirigeant Vers la porte.

Et n'oublie pas de m'avertir le jour où tu te décideras à quitter ce trou, je verrai si j'ai un créneau dans mon emploi du temps ! ai-je lancé sans Lui accorder l'aumône d'un regard.

S u r cette réplique cinglante, j'avais déjà mis un pied dehors avec la ferme intention de prendre le large, quand j'ai été arrêtée dans mon élan par sa vo ix derrière mon dos :

Ma tisane, comme tu dis, s'appelle l'élixir de moire.

J'ai regardé par-dessus mon épaule et croisé son regard acéré.

- Et oui, tu as raison, j'aurais pu te raconter toute l'histoire, ça aurait été plus simple, a-t-il repris. Mais j'avais une bonne raison de choisir le thé, figure-toi.

J'ai préféré que tu découvres les faits par toi-même plutôt que de te servir ma version, forcément partielle. J'aurais pu aussi t'immerger dans l'action pour que tu vives les événements en direct, mais j'ai jugé que c'était trop horrible pour quelqu'un de ton âge. En plus, c'est plutôt le truc de Rebecca, tu vois.

J'ai plissé les yeux en deux fentes minuscules, au point que sa haute silhouette sombre est devenue floue. Pour lui, ses paroles signifiaient forcément quelque chose, mais pour moi, c'était du chinois. Une énigme de plus.

Un tas d'inepties astucieusement formulées qui renforçaient ma méfiance.

Les bras croisés sur la poitrine, j'ai avancé résolument d'un pas en pinçant les lèvres quand sa voix s'est de nouveau élevée derrière moi :

- Les mots ont le pouvoir de détruire ou de guérir, Riley. Ils peuvent servir à illustrer des paysages émotionnels. Ils sont souvent aussi déformés, manipulés.

Il fallait que tu assistes à la scène, que tu la perçoives à travers ton propre filtre, ta grille de lecture ou tes préjugés, sans te laisser influencer par mon point de vue personnel. Rien ne vaut un témoignage visuel direct pour se faire sa propre opinion.

- Bon, alors, dis-moi, Riley, ce que tu viens de voir t'a secouée, non ? J'aimerais beaucoup avoir tes impressions.

Je ne tenais plus en place, impatiente de courir au secours de Bodhi et Caramel, enfermés sous ce satané globe de neige. Mais comme tout à l'heure, j'ai fait exactement le contraire.

Au lieu de tirer ma révérence, j'ai opéré un virage à cent quatre-vingts degrés pour me retrouver face au prince, à qui j'ai tenté d'expliquer toute la palette d'émotions que j'éprouvais et dont je ne voulais pour rien au monde refaire l'expérience. Seulement, c'était comme si ces scènes d'horreur s'étaient imprimées dans ma mémoire, et, je le savais, elles ne me quitteraient plus.

Elles pourraient un jour rester cantonnées dans un lieu obscur et désert, dont elles ne s'effaceraient jamais complètement. Ne disparaîtraient jamais vraiment.

Elles s'incrustaient pour toujours.

Il n'existait pas de décharge émotionnelle pour ce genre de choses.

Alors, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je me suis retrouvée dans la cabane. Adossée à l'une des tiges de bambou qui étayaient le toit, je me suis évertuée à lui expliquer mes états d'âme, j'aurais aimé lancer une remarque impertinente et culottée, mon côté « grande gueule », comme disait

ma mère.

Comment croyait-il que j'avais réagi à ce que j'avais vu, franchement ?

Qu'est-ce qu'une personne saine d'esprit - morte ou vive - pouvait ressentir, à son avis ?

Les mots se bousculaient dans ma bouche, pressés de s'échapper, mais au moment où j'ai plongé mon regard bleu dans ses yeux sombres, ils se sont évaporés, remplacés aussitôt par d'autres, un vrai déluge.

- Au début, je ne voulais pas croire que tu étais vraiment un prince. J'étais sûre que tu mentais.

J'ai risqué un coup d'œil dans sa direction, rassurée de voir qu'il avait l'air plutôt amusé que vexé, ce qui était bon signe.

- C'était affreux quand tu as tout perdu, et encore pire lorsqu'on t'a roué de coups, ai-je poursuivi dans la foulée. Au début de la révolte, j'avais envie de hurler de joie, et puis...

J'ai hésité et le voyant hocher la tête pour m'inciter à continuer, je me suis jetée à l'eau.

- Et alors, c'est devenu le cycle infernal de la violence et de la brutalité. J'ai compris que les esclaves se révoltaient pour prendre le pouvoir et exploiter d'autres esclaves à leur tour. Quelle absurdité ! Comme un combat sans issue, un cycle sans fin. Et je me suis sentie très mal.

Il a esquissé son demi-sourire. On aurait dit le soleil perçant les nuages par temps couvert sur cette bonne vieille Terre, histoire de dispenser un peu de chaleur avant de disparaître dans la grisaille ambiante.

C'est à ce moment-là que je me suis fixé un deuxième objectif.

Une fois Bodhi et Caramel délivrés du piège de Rebecca, j'avais bien l'intention de voir le prince sourire pour de vrai.

Il s'est redressé de toute sa taille.

- C'est un cercle vicieux, tu as raison. Moi aussi, j'avais des esclaves à l'époque où j'étais prince, jusqu'à ce que mon château tombe entre leurs mains. Alors, je suis devenu esclave à mon tour et j'ai débarqué ici. Après quoi, je me suis révolté contre mon maître dans l'espoir de m'emparer de l'île et de réduire d'autres gens en esclavage.

Il a secoué la tête et il m'a dévisagée longuement.

- J'ai vu les deux faces de cette folie. Maintenant que tu es au courant, et puisque tu m'as l'air d'être une fille intelligente, tu es prête à pénétrer dans le monde de Rebecca.

onze

- **Tu n'y arriveras jamais** comme ça. Ce n'est pas la bonne méthode.

Nous nous trouvions devant la bulle.

En fait, le prince Kanta était planté à l'extérieur, pendant que, du pied et du poing, je martelais la surface lisse et brillante, m'évertuant à la déchirer de tout mon (faible) poids.

Je lui ai jeté un coup d'oeil par-dessus mon épaule sans chercher à déguiser mon exaspération.

- Ah bon ? Dans ce cas, viens donc m'aider au lieu de rester les bras croisés.

Montre-moi ce qu'il a dans le ventre, ce truc. En admettant que tu le saches, évidemment.

Il n'a pas bronché, insensible à mes arguments. Il restait de marbre, au point que je me suis demandé s'il m'entendait. Pourtant, je beuglais comme un veau.

Il était sourd ou quoi, ce type ?

Je lui ai tourné le dos, prête à tenter un nouvel assaut.

- Tu ne réussiras pas par la force, Riley. Dans ce cas particulier, comme la plupart du temps d'ailleurs, la violence engendre la violence. En d'autres termes, ce à quoi on s'oppose persiste. Renoncer est la seule issue.

Oh ! mon Dieu !

J'ai ostensiblement levé les yeux au ciel. Je me fichais qu'il s'en aperçoive.

Pour moi, c'était de la psychologie à deux balles, un pur délire qui ne menait à rien. Inexplicablement, au lieu de me prêter main-forte, il avait choisi de me mettre des bâtons dans les roues, me contrarier, me faire perdre mon temps, quoi ! J'allais péter les plombs, à force.

Je l'ai foudroyé du regard, au point que je m'attendais à voir des nuages de fumée s'échapper de mon nez et de mes oreilles. La voix dure, exaspérée, j'oubliai les bonnes manières et les fines plaisanteries, je ne faisais plus dans la dentelle.

- Ecoute, que tu aies les meilleures intentions du monde ou pas, toi seul le sais. Moi, en tout cas, j'en ai ma claque de tes rébus pseudo-philosophiques auxquels je doute que même toi tu comprennes quelque chose.

J'ai repoussé ma frange, essayant de la coincer derrière l'oreille. Mais comme elle était un chouia trop courte, elle me retombait constamment sur les yeux.

En désespoir de cause, j'ai fini par abandonner.

- Bref, soit tu m'aides à transpercer ce machin et délivrer mon ami et mon chien, soit...

Nos regards se sont heurtés.

- Soit... euh... tu ne m'aides pas, voilà, ai-je achevé piteusement, consciente que, en fait de menace, c'était plutôt minable, mais sur le moment je manquais d'inspiration. Bon, tu m'excuseras, mais je n'ai plus une minute à perdre...

Je me suis retournée et, le poing brandi au-dessus de ma tête, je m'apprêtais à l'abattre sur le flanc de la bulle, lorsque le prince m'a saisi le bras. Il m'a serré le poignet et a déplié mes doigts les uns après les autres, les a écartés et a posé ma paume à plat contre la membrane.

- Chut ! a-t-il soufflé, son regard empreint de douceur affichant une sérénité communicative. Garde ton calme et reste tranquille. Accepte ce qui arrive. Plus tu te démèneras, pire ce sera. Rebecca se repaît de sa colère. C'est le carburant qui alimente son univers. Et toi, Riley Bloom, tu attises le feu. Ton ami et ton chien sont prisonniers, c'est indiscutable, a-t-il repris après une longue pause, histoire de me laisser digérer l'information. Au lieu de te révolter, il vaudrait mieux te résigner. C'est la seule solution pour faire le ménage dans ta tête et trouver une solution.

Je me suis perdue dans l'abîme insondable de ses yeux.

J'étais sur le point de m'exclamer : « Quoi ? Tu es malade ? Je ne vois pas pourquoi j'admettrais un truc pareil, alors que je devrais essayer de les délivrer par tous les moyens. »

Mais au moment d'ouvrir la bouche, il s'est passé un truc bizarre.

La surface chatoyante de la bulle a paru s'assouplir et se détendre légèrement sous ma main.

Les yeux écarquillés, la mâchoire béante, j'ai vu le prince hocher la tête, un doigt sur les lèvres, et me faire signe de placer l'autre main à côté.

J'ai obéi.

Le même phénomène s'est produit.

L'enveloppe s'est distendue davantage, comme il l'avait prédit : « Au lieu d'affronter la bulle, tu dois apprendre à pactiser avec elle. »

Il s'est approché et a posé à son tour ses mains près des miennes.

- Tu connais l'expérience de la farine de maïs et de l'eau ?

- L'oobleck ! me suis-je écriée.

Ça m'a rappelé un été en colo. Les moniteurs nous avaient partagés en deux groupes, munis chacun d'un saladier rempli d'un mélange de farine de maïs et d'eau. En tapant violemment la mixture du poing, ô surprise, elle avait résisté au choc. Impossible de la traverser — pas par la force, en tout cas.

- Si tu frappes la pâte, tu te heurtes à un mur, elle résiste... mais si tu y plonges lentement le doigt, il s'enfonce.

Je l'ai dévisagé avec ahurissement. Je venais enfin de saisir ce qu'il s'évertuait à m'expliquer depuis des heures.

Il a acquiescé sans sourire, même s'il se réjouissait visiblement que j'aie enfin compris.

- Donc, tu peux assimiler la bulle à...

- À l'oobleck, ai-je terminé à sa place.

- Tu dois accepter que ton ami et ton chien se trouvent enfermés à l'intérieur, que Rebecca ait enragé au point qu'elle tentera n'importe quoi contre toi. Si tu acceptes cette réalité telle qu'elle est, tu pourras alors agir sans recourir à la violence.

Il s'est interrompu, le temps de s'assurer que tout était clair. Ce qui était effectivement le cas.

_ Il y a un tas d'autres prisonniers là-dedans, que tu dois aider, même si tu ne les connais pas. J'ai rêvé que les Rayonnants nous libéreraient un jour. Je suis heureux que tu sois là, tu sais.

Il parlait toujours, mais je ne l'écoutais plus, focalisée sur le mot qu'il avait employé, les « Rayonnants ».

J'irradiais un halo verdâtre loin d'être aussi éblouissant que celui de Bodhi et des autres, d'accord, mais bon, c'était déjà ça, hein ?

En tout cas, il était assez vif pour que le prince Kanta le remarque, non ?

Et pense que je pouvais lui venir en aide. - Une fois à l'intérieur, il faudra comprendre la raison pour laquelle ils ont été capturés, afin de pouvoir les délivrer de leur passé, a-t-il précisé.

Il avait beau être un peu toqué, complètement fêlé même, sa présence me rassurait, parce que

Rayonnante ou pas, je ne me sentais pas vraiment capable de m'en sortir seule.

Je l'ai regardé se plaquer contre la bulle, si étroitement que son corps tout entier, y compris son nez et son visage, était collé contre la membrane Et là, d'un geste presté, il m'a fait signe de le suivre.

Je l'ai imité, nous avons fermé les yeux pour mieux nous fondre dans la cloison et, comme par magie, nous nous sommes retrouvés à l'intérieur.

douze

Le décor était différent.

Il m'était beaucoup plus familier, la dernière fois.

C'était la réplique exacte de ma classe de maternelle, vous vous rappelez ?

Un enfer taillé sur mesure.

En tout cas, là, j'étais soulagée de me retrouver dans un univers plus impersonnel.

Et même si ce n'était pas un enfer peuplé de flammes, de fourches et de cornes du diable, comme on aurait pu s'y attendre, c'était quand même sombre, sinistre et diabolique à souhait.

Il y régnait un tel silence, un calme si profond qu'on se serait cru dans une nature morte ou le tableau d'un paysage. Mais au lieu des rivières scintillantes, des jardins éclaboussés de soleil que l'on voit souvent à l'arrière-plan des peintures, ici, c'était le désert. Un camaïeu de noir, de gris, de brun-rouge profond - on aurait dit les dernières lueurs d'un incendie de forêt. On ne voyait que des troncs d'arbres carbonisés, des lacs asséchés et d'épaisses spirales de cendres tourbillonnant dans le ciel avant de retomber sur le sol.

- Où sommes-nous ? ai-je chuchoté.

Il n'y avait personne, mais allez savoir pourquoi, j'avais peur qu'on nous entende.

- Dans le monde de Rebecca, a répondu Kanta sur le même ton, la bouche pincée, la mine grave. Son cœur et son âme débordent de colère et de haine, tu vois le résultat.

J'ai promené un regard curieux alentour, histoire de repérer les lieux, les distances ou les plans obliques séparant les différents mondes. Je n'ai vu que de la terre brûlée, rien de bien excitant qui m'aurait incitée à partir à l'aventure. Je n'avais pas non plus la moindre envie de me séparer du prince, d'autant que, même si j'ignorais à quoi il fallait nous attendre, je me doutais que cette petite peste de Rebecca avait plus d'un tour dans son sac.

Et puis ce n'était pas le moment de jouer les touristes. Je devais rapidement retrouver Bodhi et Caramel afin de pouvoir ficher le camp en quatrième vitesse.

- Elle sait qu'on est là ? ai-je demandé, même si je me doutais de la réponse.

- Evidemment, elle est chez elle ici. Rien ne lui échappe.

Je lui ai lancé un regard plein d'espoir. Pourvu qu'il ait une ou deux bonnes idées, parce que chez moi, c'était le néant sidéral. J'étais prête à le suivre les yeux fermés. Les questions se bousculaient dans ma bouche :

- On fait quoi, maintenant ? Où on va ? Par quoi on commence ?

- Le voyage s'effectue principalement ici, a déclaré le prince Kanta en tapotant sa tempe de l'index, pas là-bas, a-t-il souligné en désignant la terre brûlée d'un geste large de la main.

J'ai eu toutes les peines du monde à ne pas hurler en levant les yeux au ciel.

Bien sûr, sa présence me rassurait, mais en même temps il était vraiment cinglé, il n'y avait pas de doute. Il est vrai qu'il en avait vu de toutes les couleurs, le genre de choses capables de troubler la cervelle de n'importe qui.

Du coup, j'ai préféré m'abstenir de tout jugement, ce qui, me connaissant, relevait carrément de l'exploit.

- Oui... euh... tu peux traduire, là ? me suis-je contentée de dire.

Il m'a dépassée de quelques pas et a scruté les alentours, la main en visière au-dessus de ses yeux pour s'abriter du déluge de cendres qui n'en finissait pas de tomber. Après quoi, il a arraché une branche carbonisée et tracé un cercle sur le sol avec l'extrémité brisée.

- Ce cercle, c'est toi, a-t-il expliqué, avant d'en esquisser un autre beaucoup plus large, englobant le premier. Et celui-ci représente la bulle.

J'ai hoché la tête. Jusque-là, je suivais à peu près.

Il a dessiné une ligne serpentant dans l'espace contenu entre les deux cercles.

— Ton ami et ton chien sont quelque part par là, tu vois ?

— Oui, Bodhi et Caramel, ai-je confirmé, impatiente de connaître la suite, sûre qu'il allait enfin se décider à entrer dans le vif du sujet et m'apprendre où ils se trouvaient exactement.

Il a frappé le sol avec son bâton.

— Donc, connaissant ce Bodhi et... Caramel comme tu les connais (le nom de mon chien paraissait totalement incongru dans sa bouche), par où devrait-on commencer, à ton avis ? D'après toi, y aurait-il un endroit où ils auraient voulu retourner ? Là où ils auraient subi un choc violent, ou piqué une grosse colère ?

Les joues en feu, j'ai détourné la tête pour éviter de croiser son regard. J'avais honte, car je n'en savais absolument rien.

La mort de Bodhi des suites d'un cancer des os me semblait être la bonne réponse, mais en me rappelant la désinvolture avec laquelle il me l'avait annoncée — « c'est comme ça et on n'y peut rien », avait-il lancé comme s'il s'en fichait royalement —, cela me laissait dubitative.

Et si c'était du bluff?

S'il avait joué les durs à cuire pour jeter de la poudre aux yeux, parce qu'il voulait que je le respecte ?

Avait-il vraiment accepté sa fin prématurée de si bonne grâce ?

Ou bien s'était-il résigné à son sort, à son corps défendant ? Il était mort, il ne pouvait plus rien y faire.

Moi, par exemple, quand ça m'est arrivé, j'ai eu beau jouer le jeu, chercher docilement ma voie de l'autre côté, j'ai quand même rué dans les brancards, tant j'étais révoltée à l'idée que je n'obtiendrais jamais ce dont j'avais le plus envie : avoir treize ans.

Le seul objectif qui me paraissait réalisable et accessible, être une ado, un truc qui avait l'air vraiment fastoche, on me l'avait volé.

En tout cas, c'était ma façon de voir. Et pour autant que je sache, Bodhi et moi n'avions pas le même avis sur la question.

J'ai redressé les épaules et regardé le prince Kanta en face.

- Je crois avoir vu une fille. Très jolie, les cheveux noirs. J'ai compris que c'était Rebecca déguisée, mais Bodhi n'avait aucun moyen de le savoir, lui. Il a cru la reconnaître et il a piqué un sprint pour la rattraper...

J'ai fermé les yeux et je me suis ménagé une pause pour repasser la scène dans ma tête. Je me rappelais son regard, sa voix empreinte de nostalgie...

- Il courait comme si elle était ce qu'il avait de plus cher au monde, comme si elle lui avait manqué atrocement, ai-je ajouté en rouvrant les yeux. Voilà, c'est tout ce que je sais.

Le dos raide, les épaules tendues, le prince a cillé, les sens en alerte, à croire qu'il avait détecté un brusque changement quelque part.

- Quoi qu'il arrive, où que tu sois, rappelle-toi de rester concentrée sur Bodhi, m'a-t-il conseillé. Garde ton sang-froid, n'offre aucune prise, parce que si tu te repliais sur toi-même, si jamais tu perdais le contact avec ton ami, ce serait fichu.

Il m'a décoché un bref regard.

- Tu te sens capable d'y arriver ?

J'aurais voulu sourire en hochant la tête, les pouces levés en signe de victoire, et lui lancer une réponse pleine d'arrogance du genre : « Cool, bien sûr que j'en suis capable, mon pote ! »

J'ai fait tout le contraire. Je suis restée plantée là, la bouche ouverte, ressassant dans ma tête : « Si jamais tu perdais le contact avec ton ami, ce serait fichu. »

OK, pour être honnête, j'ai un peu de mal à me concentrer. J'ai la mauvaise habitude de passer du coq à l'âne. Quant aux pensées qui me trottent dans la tête, c'est un joyeux capharnaüm.

Je n'ai pas eu le temps de lui exposer mes états d'âme.

- Elle est là, a murmuré le prince.

J'ignore s'il a ajouté quelque chose, car nous avons été brusquement séparés et je me suis retrouvée aspirée comme par un tourbillon dans le monde de Rebecca.

treize

Disons qu'une minute plus tôt, je contemplais le prince d'un œil ahuri comme une grosse andouille, et que l'instant d'après, j'étais catapultée dans un lieu complètement différent. La terre brûlée était devenue un tapis de verdure mouvant au sol rouge ocre, tandis que la pluie de cendres qui tombait sans discontinuer s'était brusquement interrompue, pour laisser place à une belle journée ensoleillée m'offrant une vue imprenable sur un lac d'un bleu éclatant.

Les yeux mi-clos, j'ai promené un regard alentour, m'attardant au passage sur les eaux couleur aigue-marine, les pins imposants, les braises encore chaudes d'un feu de camp. Un vague souvenir me tarabustait, alors que j'inspectais d'un regard rapide mon vieux Jean râpé, mes baskets rose et argent maculées de boue, mon sweat vert citron aux manches soigneusement rabattues sur les poignets pour dissimuler le bracelet à breloques emprunté à ma sœur.

Brusquement, j'ai vu clair.

Je savais exactement où j'étais.

Ma dernière randonnée au lac.

Mon dernier voyage en famille.

Le dernier endroit où je m'étais rendue alors que j'étais encore en vie sur Terre.

La dernière fois que j'avais embrassé mes parents, joué avec mon chien et blagué avec ma sœur quand j'étais encore bien vivante.

L'époque où j'étais assez gourde pour m'imaginer que la chose à laquelle j'aspirais le plus au monde - mon treizième anniversaire - était à portée de main.

La scène semblait réelle.

Sauf qu'elle ne l'était pas, justement.

Quelque chose me le soufflait à l'oreille.

Quelque part en moi, dans les replis de mon esprit, je savais devoir me focaliser sur autre chose. Quelque chose de très important, exigeant la plus extrême attention.

J'étais si fascinée par le spectacle offert à ma vue que j'avais oublié cette question cruciale.

Impossible de me détacher de la vision céleste qui se déroulait devant moi.

Caramel tournant en rond et aboyant comme un fou avant de sauter dans le 4 x 4 de mon père et de poser la tête sur mes genoux.

Ever et moi nous chamaillant à faire enrager nos parents.

Ma grande sœur découvrant qu'elle avait oublié son sweat-shirt préféré, rapporté de son camp de pom-pom girls, et suppliant papa de retourner le récupérer au chalet.

Papa acceptant, malgré les embouteillages où nous allions nous retrouver bloqués.

Moi, braillant un tube de Kelly Clarkson que j'écoutais dans mon iPod - parce que je l'adorais, et aussi pour embêter Ever.

Papa braquant pour éviter une biche surgie de nulle part devant la voiture.

Celle-ci allait percuter la barrière de sécurité et dévalait le remblai avant de s'écraser contre un arbre. Il n'y avait aucun survivant.

Moi qui ne comprenais pas que j'étais morte.

Je me sentais si merveilleusement bien, si vivante que, à mi-chemin du pont, je rebroussais chemin pour aller chercher ma sœur dans l'immense prairie verdoyante.

Et pour découvrir qu'elle était retournée sur terre, qu'elle avait réintégré son corps, qu'elle était vivante !

L'horrible vérité : que moi, je ne le pourrais jamais plus.

J'ai piqué une telle colère que je me suis retrouvée piégée dans le temps, forcée de revivre la scène éternellement.

J'étais déchaînée, j'écumais de rage, au point que l'immense prairie ondulante s'est irrémédiablement transformée en terre aride, brûlée, calcinée.

Le conseil du prince Kanta - « Si jamais tu perdais le contact avec ton ami, ce serait fichu » -n'était plus qu'un lointain souvenir.

Kanta avait disparu.

Il ne jouait aucun rôle dans l'histoire.

Mon univers s'était réduit à un minuscule îlot où je me retrouvais seule et folle de colère.

quatorze

Je suis tombée à genoux dans la poussière, les vêtements noirs de suie, et me suis mise à pleurer, à hurler, à gémir, à proférer tous les jurons de la terre...

comme je l'avais fait après l'accident.

Même si ça ne m'avait pas rendu ma famille.

Même si je n'avais pas réussi à revenir en arrière.

Impossible de m'arrêter et de battre en retraite.

J'étais incapable de briser le cycle infernal de la colère qui risquait de me consumer tout entière.

Si vous voulez savoir combien de temps j'ai enduré ce calvaire, je n'en ai aucune idée. Quelque part entre l'éternité et une petite minute. Ça n'en finissait pas, et je voyais le moment où j'allais craquer.

Finalement, au milieu de ce vacarme d'enfer, il y a eu comme une trêve.

À peine quelques secondes de répit.

Un bref sursis, un court moment de silence, oui, voilà, c'était ça.

Un interstice rempli de lumière d'où était bannie la colère.

Ce n'était qu'une impression fugitive, mais j'étais impatiente de la ressentir de nouveau.

Quand c'est arrivé, on aurait dit que ce moment durait un peu plus longtemps.

Et davantage encore la fois d'après.

A la fin, cet espace de silence s'est prolongé et distendu suffisamment pour que je puisse m'y glisser.

Ma colère retombée, je me suis calmée, pendant que le paysage extérieur s'apaisait, à l'image du chaos intérieur qui m'agitait. Du coup, j'ai pu évaluer rationnellement la situation et comprendre que je ressemblais aux prisonniers de la bulle.

Nous étions tous enragés au point de rentrer dans le jeu de Rebecca.

J'étais reliée à ces pauvres esprits errants comme eux à moi.

Le court laps de temps qui m'avait permis d'entrevoir la vérité avait suffi à me libérer. Je savais à présent que je n'étais pas seule et ne l'avais jamais été. Il n'y avait pas de quoi avoir peur, aucune raison de se mettre en rogne, et même si je n'aurais jamais cru mourir de cette manière, je dois reconnaître que, d'une certaine façon, ça aurait pu être pire.

Je me suis relevée, stupéfaite de constater que la terre brûlée s'était évaporée pour laisser apparaître la

bulle telle qu'elle était en réalité, et non comme Rebecca voulait que je la voie.

Les cendres, les arbres calcinés, la salle de classe, les vastes champs désolés et les balades familiales brutalement interrompues s'étaient mués en une marée glauque d'âmes torturées, chacune endurant les affres de son propre enfer.

Tout en me demandant où était passé le prince Kanta, je me suis faufilée dans la foule pour retrouver Bodhi et Caramel et tenter de les délivrer à leur tour. Je me suis frayé difficilement un passage dans un cycle sans fin de douleur et de chagrin, des siècles de souffrance, en m'efforçant de réfléchir posément à ce que je venais de vivre, sans paniquer au risque de retomber dans mes vieux démons.

Je me suis immobilisée au milieu de ce monstrueux chaos. Puisque nous étions reliés les uns aux autres en une chaîne sans fin, il était inutile d'aller plus loin, je n'avais même plus besoin de bouger. Je pouvais aussi bien rester sur place, faire le vide dans ma tête et tendre l'oreille à la caisse de résonance que représentait la bulle des âmes perdues, afin de laisser leurs histoires parvenir jusqu'à moi, comme l'avait suggéré le prince.

Alors j'ai fermé les yeux et essayé de repérer mon chien et mon guide à travers ce débordement d'énergie débridée.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour localiser Bodhi ; lui mettre la main dessus, en revanche, a été une autre paire de manches.

quinze

J'ai hésité, ne sachant trop comment m'y prendre, les yeux fixés sur Bodhi, inconscient de ma présence.

Le front creusé de rides, les poings serrés, les lèvres tremblantes, il grinçait des dents si fort, que le flot de paroles qu'il débitait en était incompréhensible. .

J'avais beau savoir que mon initiative ne lui plairait pas, qu'à peine libéré de ce qui hantait son esprit, il inventerait n'importe quelle excuse pour me reprocher de m'être mêlée de ce qui ne me regardait pas (ou d'avoir désobéi à je ne sais quel principe, réel ou imaginaire), ça ne m'a pas arrêtée.

Je me suis approchée d'assez près pour lui prendre la main, afin de mêler mon énergie à la sienne et m'introduire dans ses pensées.

Au début, c'était totalement incompréhensible. Il y régnait un fouillis indescriptible, un peu comme une chambre sens dessus dessous, jonchée de piles de papiers, de vêtements, de livres, un invraisemblable bric-à-brac - une chatte n'y aurait pas retrouvé ses petits, et il m'a fallu un temps fou pour faire le tri et m'orienter.

Contrairement à moi (à mes idées, et même à ma chambre !), il régnait dans sa tête un désordre, une confusion épouvantables qui m'ont obligée à m'aventurer très loin, si loin que c'était un peu comme si nos deux esprits fusionnaient.

J'avancais à tâtons, tâchant de m'habituer à usurper sa personnalité, regardant le déroulement des événements comme si j'en étais moins le témoin qu'un acteur à part entière. Bref, dans cet invraisemblable capharnaüm, j'ai réussi à reconnaître une école.

D'après les casiers, les affiches annonçant un match de foot, une vente de pâtisseries, la prochaine soirée, j'avais atterri dans un lycée.

Ce point éclairci, je me suis mise à courir — surprise de me retrouver dotée de deux jambes musclées, rien à voir avec mes maigres guibolles de gamine —

pour rattraper une fille aux longs cheveux noirs flottant sur ses épaules, un peu comme les rubans d'un chapeau.

Elle a disparu à l'angle d'un couloir pour s'engouffrer dans la bibliothèque en m'entraînant dans son sillage. Je me suis cachée derrière un rayonnage pour mieux l'observer, priant pour qu'elle remarque ma présence tout en espérant le contraire. J'aurais donné n'importe quoi pour lire ce qu'elle griffonnait rageusement dans son cahier.

Je l'ai détaillée de la tête aux pieds, remarquant son abondante chevelure qui tombait en cascade sur ses épaules, son sac à dos posé au pied de sa chaise, ses bottes maculées d'une mince couche de boue, son stylo mauve volant littéralement sur le papier, en rêvant de lui dire des choses que je ne lui avouerais jamais.

Terrifiée à l'idée de lui adresser la parole, je me contentais de l'espionner, la tête pleine d'images, de

flashes, de bribes de phrases, m'évertuant à rassembler les pièces du puzzle que constituaient les souvenirs de Bodhi, le patchwork bigarré de sa mémoire.

Je savais que la fille était Nicole, celle que Bodhi avait suivie dans la bulle, mais j'ignorais pourquoi il était fâché au point de tomber dans les filets de Rebecca.

Jusque-là, je ne voyais aucune raison pour piquer une crise.

Peut-être parce qu'elle s'appliquait à l'ignorer ?

Parce qu'elle feignait de ne pas le voir, alors qu'il s'ingéniait à la suivre comme un petit chien ?

Et même si c'était le cas, est-ce que ça valait la peine de se jeter dans la gueule du loup ?

Je ne pouvais pas parler pour Bodhi, mais pour moi, c'était vraiment ridicule. Et comme je ne suis pas du genre patient (c'est le moins qu'on puisse dire), il commençait sérieusement à me taper sur le système, celui-là.

Tant et si bien qu'au moment où je m'apprêtais à m'extirper de son corps pour chercher un autre moyen d'entrer en contact avec lui, le monde est devenu si sombre que j'ai dû plisser les yeux et tendre l'oreille pour me repérer.

Je ne reconnaissais que quatre éléments :

Une sonnerie.

Une fille.

Un garçon.

Un corps.

On aurait dit quatre images passant et repassant en boucle. J'avais beau les regarder encore et encore, je ne pigeais toujours rien.

Une sonnerie — une fille — un garçon — un corps... défilant à toute vitesse.

J'étais à deux doigts de craquer, incapable d'en supporter davantage, puis les images sont devenues plus nettes et ont commencé à prendre sens — enfin, façon de parler, vous allez comprendre pourquoi.

La sonnerie a retenti si fort que j'ai sursauté.

La porte de la classe s'est ouverte à la volée et Nicole, je l'ai reconnue, s'est ruée dehors. Les épaules voûtées, la tête baissée, sa crinière noire dissimulant ses joues barbouillées de larmes à cause du chapelet d'insultes qu'on lui jetait à la figure.

J'ai manqué m'étrangler de surprise quand je me suis retrouvée face à mon reflet, enfin, je veux dire, le reflet de Bodhi dans la vitre (normal, puisque je m'étais projetée dans sa mémoire), en tout cas, j'ai failli ne pas le reconnaître.

Il avait plus ou moins la même dégaine (peut-être un peu plus athlétique, moins éthérée que son apparence habituelle), mais c'était quand même drôle de le voir en chair et en os, incapable de voler ou de rayonner de tout son éclat, ignorant qu'il le ferait un jour.

Il avait l'air si timide, tellement coincé tout en jouant les types super cool, que j'avais honte pour lui (enfin pour moi).

Au même moment, Nicole s'est retrouvée sous le feu des projecteurs.

Toujours en pleurs.

Toujours harcelée.

Toujours poursuivie par une meute d'élèves partout où elle allait.

Qui la houspillaient avec acharnement, à croire que c'était leur distraction favorite.

Je l'ai défendue bec et ongles, leur hurlant d'arrêter, de la laisser tranquille et de trouver autre chose pour passer le temps. Il y avait sûrement une manière plus intelligente de s'épanouir dans la vie, non ?

Encore cette sonnerie...

J'ai revu les images, tel un diaporama interminable dont le sens m'échappait encore, même si je l'avais visionné un nombre incalculable de fois.

Là, je me suis rappelé.

Il y avait autre chose.

Un quatrième tableau où j'avais cru apercevoir les vagues contours de... D'un corps.

Brusquement, je me suis retrouvée propulsée dans une jolie maison sans prétention où se croisaient une tripotée de policiers, d'infirmiers et de gens éplorés hébétés.

Tous entouraient une civière posée sur le sol, comme on en voit au cinéma.

Sur laquelle était étendue une silhouette menue, inerte, recouverte d'un drap.

J'ai deviné qu'il s'agissait du corps de Nicole, et que Bodhi s'en voulait atrocement.

Je me suis faufilée hors de lui. J'en avais ma claque de squatter ce type bourrelé de remords et mal dans sa peau. Il était grand temps de prendre le taureau par les cornes et de l'affronter en face.

Je lui ai saisi fermement le bras.

—Tu as essayé, non ? je criais presque, tellement j'avais hâte de le libérer pour être délivrée à mon tour. Tu as tenté de les arrêter. J'étais à l'intérieur de toi, j'ai tout vu et tout entendu !

Bodhi ne décolérait pas. Il a secoué la tête, les yeux étincelants de rage, la voix teintée d'amertume.

-Ah bon ? Et tu as entendu quoi exactement, Riley ? Tu as dit quoi, quand tu étais dans mon corps, hein ?

J'ai cillé, ne comprenant pas où il voulait en venir - on avait vécu la même expérience, non ? Il m'indiquait l'endroit où se jouait la scène. Une sonnerie, un garçon, une fille.., J'ai fini par comprendre.

La raison pour laquelle personne n'avait réagi quand Bodhi et moi leur avions braillé d'arrêter, pourquoi personne ne nous avait écoutés.

Nous n'avions pas élevé la voix.

En fait, nous n'avions pas prononcé une seule parole.

Les mots n'avaient pas franchi les lèvres de Bodhi, qui les avait refoulés au fond de son cœur.

Je suis restée sans voix, ne sachant quoi dire pour le réconforter.

J'étais sûre d'une chose, la colère plus la culpabilité, formaient un mélange détonant. La situation était sans issue.

- Ce jour-là, j'avais décidé de lui parler, j'avais tout programmé dans ma tête, mais au dernier moment je me suis dégonflé et j'ai préféré remettre ça au lundi suivant, a expliqué Bodhi, les yeux dans le vague. J'ai pensé rassembler mon courage pendant le week-end pour lui avouer qu'elle était formidable, brillante, belle, unique, incomparable, et qu'elle ne devait pas écouter les autres, qui se moquaient d'elle parce qu'elle était nouvelle au lycée. Elle ne me regardait même pas. Pour elle, j'étais un petit élève de seconde, un minable ringard, alors que pour moi, c'était une princesse exotique.

J'ai pudiquement détourné la tête, pendant qu'il s'essuyait les joues et les yeux d'un revers de main, attendant patiemment qu'il se reprenne.

- Je voulais qu'elle sache que j'étais de son côté, a-t-il repris après une pause.

Mais, comme tu le sais, je n'en ai pas eu l'occasion, parce qu'il n'y a jamais eu de lundi. En tout cas, pas pour elle.

Je suis restée plantée là, contemplant la famille abîmée dans une douleur si violente qu'elle menaçait de me consumer à mon tour.

- Elle n'a pas pu en supporter davantage, elle n'avait personne à qui se confier, et alors... a-t-il poursuivi, les épaules voûtées, les yeux voilés de tristesse. J'ai assisté à son enterrement. Chaque jour, en rentrant à la maison, je déposais une fleur dans sa boîte aux lettres, jusqu'au jour où ses parents ont déménagé.

Je me sentais de plus en plus mal, à croire que son chagrin était contagieux.

- Et les autres ? Ces sales brutes ?

Il a secoué la tête, le regard désabusé.

- Ce n'était pas pareil, à l'époque. On s'en tirait avec une simple réprimande, on organisait des réunions après les cours où on se gargarisait de formules toutes faites comme «les enfants seront toujours des enfants», et d'autres âneries de ce style, tu vois ?

J'ai froncé le nez sans le lâcher du regard.

- C'est pour ça que tu es coincé ici, alors ? Tu te crois responsable ?

- Oui, à cause de mon silence. C'était ma faute. Je n'ai rien fait pour l'empêcher.

A ce stade, j'étais à court d'idées, je l'avoue. Que faire ? Que pouvais-je lui dire

? En désespoir de cause, je me suis bornée à lui serrer la main très fort en imaginant une petite bulle dorée remplie d'amour et d'indulgence, scintillant autour de lui. Le stratagème avait déjà marché une fois, j'espérais que ça fonctionnerait de nouveau.

Quand il s'est tourné vers moi, je l'ai vu. J'ai surpris dans son regard un bref éclat de silence refoulant la haine et la colère.

- Tiens bon ! ai-je lancé. Garde le silence le plus longtemps possible. Le mal ne peut pas y entrer.

L'instant d'après, il était libre.

- Ici et Maintenant est très vaste, je ne l'ai jamais revue, Riley, a-t-il dit en réponse à ma question muette.

Il a passé les doigts dans sa tignasse ébouriffée en regardant ailleurs, avant de plonger la main dans sa poche, d'où il a tiré son infâme paille verte, qu'il s'est aussitôt fourrée dans la bouche.

- Je crois l'avoir aperçue de loin un jour, mais c'est tout.

J'ai attendu, espérant qu'il ajouterait quelque chose. Il ne pouvait pas en rester là.

- Je n'ai pas essayé de l'aborder, si c'est la question que tu te poses. Je ne pense pas avoir besoin de me justifier.

Je l'ai dévisagé, étonnée. Il redevenait timide et réservé dès que Nicole revenait sur le tapis.

- Pourquoi ne lui as-tu pas parlé ? Je suis sûre qu'elle aurait été contente de te voir, de retrouver un visage familier, non ?

Il a mâchonné sa paille de plus belle.

— Familier, moi ? Tu veux rire ! Pour elle, je n'existais même pas, crois-moi.

C'est des trucs de lycée, Riley, tu ne peux pas comprendre.

J'ai levé les yeux au ciel et tourné les talons, furieuse. C'était un coup bas.

Était-ce ma faute si je ne passerais jamais la barre des treize ans ? En fait, ce n'était pas comme si...

J'ai fixé mes pieds d'un œil mauvais, écumant de colère, et au même moment, j'ai remarqué que la terre autour de moi prenait une vilaine teinte brûlée. J'ai immédiatement chassé ces pensées importunes, stupéfaite de voir la terre reprendre sa couleur d'origine.

Circonspection, vigilance, concentration... je me rappelais les paroles du prince Kanta.

Bodhi et moi devions rester sur nos gardes, nous contrôler, dominer la colère.

Cet endroit l'attisait, s'en repaissait, avec ou sans raison valable. Pour Rebecca, ça n'y changeait rien.

Je me demandais dans quel univers Bodhi évoluait en ce moment précis : le monde de son ancien lycée, celui de la terre brûlée, ou celui que je pouvais voir, peuplé d'âmes errantes et tourmentées ?

— Tu vois ? ai-je demandé.

Il a acquiescé en regardant autour de lui — il en dénombrerait des centaines.

— On va retrouver Caramel et filer d'ici.

J'ai secoué la tête. J'étais peut-être bouchée concernant les amours adolescentes, mais j'en connaissais un bout sur le monde de la haine. Merci, prince Kanta !

- Non ! On ne s'en ira pas tant qu'on n'aura pas trouvé Caramel, mon ami le prince, et aussi le moyen de délivrer tout le monde, ai-je asséné en désignant à Bodhi abasourdi la cohue des âmes damnées, semblable à un raz-de-marée.

seize

Mon chien Caramel, que je connaissais pratiquement depuis sa naissance, n'avait aucune raison de se mettre en colère.

Comparé aux autres chiens du quartier, il était comme un coq en pâte et menait la vie la plus peinarde du monde avec friandises à gogo, balades en voiture le nez au vent et petits roupillons au soleil. Sans oublier les tours pendables qu'Ever et moi lui avions joués - on le déguisait en père Noël, en Jeannot Lapin à Pâques, en Cupidon pour la Saint-Valentin... Et la fois où on avait badigeonné sa truffe de beurre de cacahuètes ! Il tournait en rond pour essayer de lécher son museau en aboyant comme un malade. Ce qu'on avait ri !

Il jouait vraiment le jeu, et il s'amusait comme un petit fou, c'est sûr !

Du coup, quand Bodhi et moi l'avons découvert roulé en boule, les yeux fermés, grinçant des crocs, grattant frénétiquement le sol de ses pattes en geignant de douleur comme s'il était soumis à la pire des tortures, franchement, je n'en suis pas revenue.

Caramel n'avait jamais été martyrisé. Il n'avait jamais rien subi non plus qui puisse expliquer pareil comportement. Alors, le voir dans cet état de prostration m'agaçait un brin.

Les arbres tordus et calcinés qui recommençaient à surgir un peu partout m'ont vite calmée, et je me suis laissée tomber à genoux près de mon chien.

Je l'ai regardé, impuissante à le soulager.

Bodhi nous considérait tour à tour, l'air aussi désorienté que moi.

- Qu'est-ce qu'il a ?

J'ai haussé les épaules en soupirant. J'avais beau me creuser la tête, je ne me rappelais aucun épisode traumatisant dans l'existence de mon chien - ni même dans sa mort, d'ailleurs.

Il était passé sans transition de vie à trépas, comme si c'était du pareil au même, et il avait cavale droit au pont en remuant joyeusement la queue, à croire qu'il s'embarquait dans une merveilleuse aventure.

J'ai posé la main sur sa tête, puis j'ai passé les doigts dans la petite touffe de poils toute douce qu'il avait sous le menton avant de le caresser derrière les oreilles, supposant que si je pouvais me connecter à toutes ces pauvres âmes, à la terre où j'étais agenouillée, pourquoi pas aussi à mon chien ?

Je me suis concentrée pour mêler mon énergie à la sienne, jusqu'à ce que mon esprit fusionne avec le sien. Et là, j'ai été stupéfaite de découvrir sa version personnelle de l'enfer.

L'instant où il avait été arraché à sa mère et ses cinq frères et sœurs pour venir vivre avec nous.

À cette vue, j'ai été submergée de colère, mais, anticipant les conséquences, je me suis dépêchée d'en faire abstraction. Et maintenant, que fallait-il en penser

? Avait-il pris son arrivée chez nous tellement au tragique ?

Et puis, je me suis rappelé.

Sa première nuit dans son nouveau foyer - ou plus exactement comment cette première nuit s'était déroulée pour nous tous.

Il n'arrêtait pas de gémir et de geindre tout ce qu'il pouvait, alors on s'était relayés pour essayer de le consoler.

L'horreur, quoi !

Pour nous quatre, et surtout pour lui.

Ce qui lui paraissait si terrible n'allait pas durer éternellement, mais il ne pouvait pas le deviner.

Comment le lui faire comprendre ? Je n'en avais pas le début d'une idée.

À cause de Rebecca et de sa bulle de cauchemar, mon chien se retrouvait piégé dans l'unique mauvais souvenir enfoui au fond de sa mémoire.

J'ai fait la seule chose qui m'est venue à l'esprit, je me suis blottie contre lui sans cesser de le caresser derrière les oreilles. En même temps, j'essayais de me remémorer les souvenirs les plus chouettes, les meilleurs moments que nous avons passés ensemble, en espérant qu'ils finiraient par s'insinuer dans sa mémoire ou ménageraient un petit espace qui s'emplirait de silence feutré, apaisant.

Les gémissements plaintifs ont cessé presque aussitôt, Caramel a relevé la tête, il a ouvert les yeux et bondi sur ses pattes.

Bodhi a poussé un long soupir de soulagement, pendant que j'étreignais mon chien dans mes bras. J'ai serré son museau à deux mains et j'ai plongé mon regard dans ses grands yeux bruns pour m'assurer qu'il était bien revenu parmi nous.

Rassurée, je me suis tournée vers Bodhi.

- C'est au tour du prince, maintenant. Il faut le retrouver et...

Je me suis interrompue en voyant Bodhi secouer la tête, le doigt pointé vers Rebecca qui s'était brusquement matérialisée devant nous.

dix-sept

Elle était flanquée de son chien, qui n'avait plus rien à voir avec le monstrueux molosse, le Chien noir dont j'avais gardé l'affreux souvenir.

Celui-là était un chien de manchon.

Le genre sale petit cabot hargneux.

Il jappait non-stop en agitant frénétiquement ses pattes, à croire qu'il était atteint de la danse de Saint-Guy.

Pendant que nous cherchions Caramel, j'avais appris à Bodhi tout ce que je savais sur Rebecca, sans oublier de le prévenir de son côté obscur, sa méchanceté. Malheureusement, j'ai bien vu qu'il n'en croyait pas un mot.

Plus exactement, il était perplexe.

J'avais eu beau lui dresser le tableau le plus noir, il ne pouvait croire que cette apparition angélique, une créature si gentille enrubannée comme un mirliton, un être plein de douceur inoffensive puisse avoir l'âme assez noire pour créer cette bulle infernale.

Pff ! Les garçons, tous pareils, je vous jure. Attirés par ce qui brille !

Les lèvres crispées, je l'ai regardée approcher, veillant à faire surgir sous ses pas un tapis mouvant d'herbes vertes constellées de fleurs jaunes joliment assorties au nœud de sa robe. Un sourire radieux aux lèvres, le regard empreint de mystère, elle a offert à Bodhi un grand verre embué, rempli d'un liquide trouble.

- Tu as soif ? a-t-elle susurré d'une voix aiguë, si sucrée que j'avais l'impression d'avoir fait une indigestion de bonbons de Halloween.

J'ai saisi mon chien par le collet pour l'éloigner de l'affreux roquet, capable à tout moment de se transformer en monstre infernal de la pire espèce.

J'ai surpris le regard que Bodhi jetait à Rebecca, comme s'il cherchait à démêler le vrai du faux. Les sourcils froncés, les yeux plissés, son éternelle paille au bec, il restait figé sur place.

- Tu veux goûter ? Après tout ce que tu as enduré, tu devrais prendre le temps de souffler, non ?

Elle lui a planté le verre sous le nez sans le lâcher du regard. Bodhi l'a soutenu, les yeux clos en deux fentes si minuscules qu'il m'était impossible de lire dans ses pensées, de sorte que je me perdais en conjectures.

- Relaxe, Max ! a repris Rebecca. Je t'assure que je t'ai déjà pardonné d'avoir été si lâche et de ne pas avoir levé le petit doigt pour me défendre, crois-moi sur parole.

J'ai plissé très fort les paupières, et même si j'ignorais ce que Bodhi avait dans la tête, j'ai senti un subtil changement d'atmosphère.

L'air a vacillé et miroité autour d'elle, au point que ses traits se sont brouillés, alors que Bodhi en gardait une vision parfaitement nette. J'ai fini par comprendre que, en tout cas pour Bodhi, elle avait repris l'apparence de Nicole.

Je lui ai pris le bras pour le rassurer, mais il s'est dégagé et a tendu résolument la main pour s'emparer du verre.

J'ai essayé de m'interposer, bien décidée à les séparer, mais surpris par mon geste brusque, le chien a

baissé la tête, redressé l'échiné et il s'est mis à grogner agressivement.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Bodhi a attrapé le verre et, d'un revers de la main, l'a envoyé valser contre un arbre où il s'est fracassé.

- Tu perds ton temps, a-t-il lancé à Rebecca. Ton petit numéro ne marche plus.

Tu n'es pas Nicole. Tu ne lui arrives même pas à la cheville. Et puis j'ai tout oublié, si tu veux le savoir. Je ne me sens pas coupable. Donc, tu ne peux rien faire contre moi, maintenant que je ne suis plus en colère.

Elle a encaissé le choc, je le reconnais, mais à la façon dont elle a penché la tête et relevé le menton en battant des cils, on voyait qu'elle était prise au dépourvu.

Elle a relevé ses frêles épaules, le halo de lumière qui l'entourait s'est terni et elle est redevenue elle-même, une gamine pomponnée à mort avec sa robe à volants.

- Comme tu veux ! a-t-elle lâché du bout des lèvres avant de loucher dans ma direction.

Son regard s'est voilé tandis qu'elle matérialisait un autre verre de thé glacé.

- Et toi, Riley, ça te dit ? Je t'assure que ça n'a rien à voir avec cette stupide décoction que t'a donnée le prince.

Elle a roulé des yeux en secouant sa tête délicate.

- Tu sais qu'il est complètement fou ? Tu n'as pas cru une seule seconde qu'il était vraiment prince, hein ? a-t-elle asséné avec un petit rictus aux lèvres et un haussement de sourcils méprisant. D'abord, c'était un des esclaves de mon père, plutôt paresseux, je dois dire. Et puis un assassin.

Elle a marqué une pause, le temps que nous digérions l'information.

- En tout cas, pas un prince, ça, non ! C'est sa faute si je suis là, tu sais ? Il appartenait au groupe de rebelles qui s'est révolté. C'est vrai ! a-t-elle martelé, comprenant à mon regard que je n'en croyais pas un mot. Tu es stupide d'avoir gobé ce qu'il t'a raconté et de le plaindre, en plus. Espèce de sale hypocrite !

Je l'ai regardée sans comprendre où elle voulait en venir. Elle s'est fait un plaisir d'éclairer ma lanterne.

- Les meurtriers doivent aller en prison, c'est normal, je ne vois pas où est la différence !

Bodhi a volé à mon secours, même si je ne lui avais rien demandé.

- Il y en a une, de différence, et de taille ! Ça n'a rien à voir. Tu n'as absolument pas le droit de te mêler du voyage des âmes. Tu le sais parfaitement, sinon tu ne serais pas si chatouilleuse sur ce sujet.

Rebecca s'est dressée sur ses ergots, le regard flamboyant, comme celui de son chien l'instant auparavant.

- Ah oui ? Vous vous croyez malins tous les deux, pas vrai ? Vous pensez que vous pouvez arriver avec vos gros sabots et me ficher dehors à cause de cette stupide lumière dont vous êtes auréolés, hein ?

Elle serrait le verre si fort que j'ai cru qu'il allait se briser entre ses doigts. Elle nous a toisés avec un souverain mépris. On aurait dit qu'elle se montrait dans toute sa laideur : les cheveux hérissés, la crinière échevelée, aveuglée par la haine, au point que j'ai eu toutes les peines du monde à ne pas détourner les yeux.

Disait-elle la vérité à propos du prince et des raisons pour lesquelles elle le séquestrait avec les autres esclaves ? Ou avait-elle tout inventé pour justifier ses actes ? La question me tarabustait. Il n'y avait qu'un moyen de le savoir.

-

Vous ne savez rien, rien du tout ! vociférait-elle, les traits déformés par la colère.

Elle a continué ses hurlements hystériques, ressassant inlassablement ses injures et ses imprécations. Je commençais à en avoir ras le bol de son cinéma.

C'était une petite peste, une sale gosse pourrie gâtée, mais je voulais en avoir le cœur net. Et pour découvrir les deux facettes de la situation et me mettre à sa place, il n'y avait pas trente-six solutions.

— Bon, d'accord, donne-moi ce verre, qu'on en finisse.

Elle s'est interrompue net, les yeux écarquillés, se demandant sans doute à quel jeu je jouais.

Sauf que je ne jouais pas. J'étais sincère. Bodhi m'a agrippé le bras pour m'en empêcher, mais c'était trop tard.

J'avais déjà arraché le verre de ses mains.

Cueilli une des paillettes dorées de sa robe pour la jeter au fond du breuvage.

Et porté la mixture à mes lèvres.

Prête à entamer le voyage sans me soucier des conséquences.

La voix de Bodhi me suppliant d'arrêter me parvenait de très loin.

De toute façon, ça ne changeait rien.

J'avais déjà plongé dans l'univers de Rebecca.

dix-huit

Ça ne cadrait pas avec ce que je m'attendais à trouver.

En fait, je n'escomptais rien de très précis, ça s'était passé si vite que je n'avais pas eu le temps de

réfléchir. Mais même si je n'avais pas ingurgité le verre d'un trait, si j'avais pris du recul, pesé le pour et le contre, je n'aurais jamais pu imaginer ce genre de situation.

J'étais un bébé.

Non, j'efface tout et je recommence. En fait, le bébé, c'était Rebecca. Moi, j'étais juste spectatrice. La scène qui se déroulait devant moi était si criante de vérité et de réalisme que j'avais l'illusion de me trouver réellement à sa place.

Blottie dans les bras de sa mère qui me berçait doucement en me couvant d'un tendre regard, je voyais les premiers rayons du soleil filtrer à travers les rideaux festonnés.

J'éprouvais l'immense douleur de Rebecca, l'ampleur du désarroi qui l'accablait depuis le matin - et les suivants - où sa mère n'était pas venue, jusqu'au jour où

« maman ! », le premier mot qu'elle avait prononcé, fut bientôt suivi par «

morte » et « enterrée ». Les deux qualificatifs les plus usités pour expliquer l'absence de cette dernière.

J'ai grandi avec elle, rampé à quatre pattes, fait mes premiers pas, j'ai senti son corps s'étirer, perdre ses bourrelets de bébé potelé, mincir et s'affiner pour devenir une jolie jeune fille dont la garde-robe débordait de robes chatoyantes, et les tiroirs de rubans et de nœuds multicolores. Elle espérait que son père lui prête attention, la complimente sur sa tenue. Mais il n'en avait apparemment ni le temps ni l'envie, considérant sa fille comme une source de tracas et préférant s'en débarrasser en la confiant aux domestiques.

Lesquels s'acquittaient consciencieusement de leur tâche.

Ils craignaient leur maître au point qu'ils passaient tout à la petite fille, de peur qu'elle n'aille rapporter à son père. Ils la comblaient de bonbons, de gâteries, de cadeaux divers, dont elle n'avait pas vraiment envie et dont eux-mêmes étaient cruellement privés.

La recette classique pour fabriquer un monstre.

Il n'y avait aucune perspective de changement.

Quoi qu'il en soit, s'ils lui en gardaient rancune, Rebecca n'en avait pas conscience. C'était à peine si elle leur prêtait attention. Ces gens-là n'existaient que pour satisfaire ses fantaisies, elle n'en doutait pas une minute. Son narcissisme en avait fait une gamine insupportable et capricieuse, le genre de chipie que j'avais vue dans les émissions de télé-réalité, mais jamais dans la vraie vie. En tout cas, son ego à elle était éléphanterresque. Une môme effroyablement gâtée, paumée, sans amis, enfermée dans un monde imaginaire, où tout tournait exclusivement autour de sa petite personne, au point qu'elle avait perdu le sens du réel. Ignorant qu'elle était devenue odieuse. Que les domestiques de son père ne la servaient peut-être pas de leur plein gré.

Elle ne savait rien du jeu de bowling sadique auquel se livrait son père avec ceux qu'il jugeait inaptes au travail, ce labeur dont - ils ne s'acquittaient pas forcément non plus de leur plein gré.

Quand même, j'éprouvais de la pitié pour cette pauvre fille et je ne pouvais m'empêcher de la plaindre un peu.

Elle avait beau être aussi abominable que son chien, elle était visiblement dépassée par les événements.

J'en étais là de mes réflexions, quand elle a détalé.

Elle courait à la vitesse de l'éclair, je l'entendais haleter dans mon dos, j'ai même senti physiquement le moment où elle a trébuché et s'est étalée de tout son long par terre. Le choc fut si rude que la secousse m'a ébranlée jusqu'au tréfonds.

Au point que je suis devenue elle.

J'ai relevé la tête, recrachant la terre et les petits cailloux qui m'emplissaient la bouche.

Manquant m'étrangler, je me suis relevée péniblement en m'essuyant le visage de ma manche, crachotant et m'étouffant de plus belle tout en promenant un regard alentour.

- Fuis, vite ! a crié une voix dans ma tête.

Je voulais bien, mais ce n'était pas évident avec le corps trop grand que j'avais usurpé (sans parler de ma robe bouffante et empesée, de mes bottines trop serrées).

- Dépêche-toi ! a répété la voix. Ils arrivent ! Il n'y a pas une minute à perdre !

Au moment où je clopinais vers la maison, le cœur battant la chamade, j'ai vu débouler de l'étable un homme que j'ai immédiatement reconnu - c'était son père, le regard trahissant un flot d'émotions contradictoires.

- Monte ! a-t-il ordonné d'un ton sans réplique, le doigt pointé vers la demeure. Va te cacher au fond du placard, dans l'ancien petit salon de ta mère.

Tu n'en sortiras que lorsque je viendrai te chercher. Tu m'entends ?

J'aurais bien voulu lire dans ses pensées, curieuse de savoir ce qu'il me cachait, mais quand il m'a de nouveau hurlé dans les oreilles, je n'ai pu faire autrement qu'obéir.

- Ne sors de là que quand je viendrai te chercher ! Quoi qu'il arrive ! Allez, va vite !

J'ai pris mes jambes à mon cou. Ses paroles résonnaient encore dans mon dos, tandis que je franchissais la porte d'entrée au galop et grimpais quatre à quatre le vieil escalier de bois. L'idée de lui dire au revoir ne m'avait même pas effleurée, tant la scène semblait irréaliste qu'on aurait dit une sorte de jeu.

Les malheurs n'arrivaient qu'aux autres, pas à moi.

J'étais riche, privilégiée, l'enfant unique d'un planteur prospère, j'étais un être à part, exceptionnel, supérieur aux autres. Excepté la mort prématurée de ma mère, les épreuves m'avaient épargnée pour

aller voir ailleurs.

Je suis entrée dans le petit salon, comme mon père me l'avait ordonné. En fait, j'y venais souvent à l'insu de tout le monde.

J'aimais m'asseoir sur la chaise rembourrée où ma mère s'installait pour lire, puis sur le siège moins confortable à dossier droit qu'elle utilisait pour rédiger sa correspondance ou établir la liste des tâches à accomplir. Et je jouais souvent à des jeux : dans l'un, je faisais semblant de croire qu'elle était là, lisant ou bavardant avec moi, et dans l'autre, je me métamorphosais en elle pour prendre sa place.

Sauf qu'aujourd'hui, ce n'était vraiment pas le moment de jouer.

Mon père n'allait pas tarder à venir me chercher, et quand il entrerait dans la pièce, je voulais qu'il constate à quel point j'étais sage et obéissante.

Peut-être allait-il enfin se rappeler mon existence ?

Je me suis faufilée dans le placard qu'on utilisait rarement et je me suis blottie dans le réduit sombre. Après quoi, j'ai tiré la porte vers moi et je l'ai refermée du mieux que j'ai pu. Je me suis recroquevillée tout au fond, résignée à attendre, quand je me suis souvenue de mon chien.

Je me suis redressée tant bien que mal, j'ai poussé la porte et passé la tête à travers l'ouverture pour l'appeler :

- Shucky ! Viens là !

Ensuite, je l'ai sifflé en priant pour que mon père ne s'en aperçoive pas.

J'ai soupiré de soulagement en entendant ses pattes courir sur les marches grinçantes. Je l'ai empoigné au moment où il se glissait dans la penderie et sautait sur mes genoux. Il s'est mis à japper doucement en me léchant les joues. Ensuite, j'ai refermé la porte et reculé dans le fond.

J'ai plaqué mon petit chien contre moi en réprimant un fou rire quand il a enfoui son museau glacé au creux de mon épaule et de mon cou. Je respirais par la bouche pour ne pas sentir l'odeur de moisi, de renfermé et de je ne sais quoi encore qui régnait dans cet espace confiné. En même temps, j'essayais de me rappeler l'expression que j'avais surprise dans le regard de mon père.

Est-ce que c'était de l'amour ? Comment savoir ?

Il y avait si longtemps que personne ne m'avait regardée de cette façon que j'étais incapable d'en reconnaître les signes.

Voilà à quoi j'ai passé mes derniers instants.

À moitié suffoquée par l'odeur ranee qui émanait de la penderie, l'haleine fétide de mon chien, tout en me creusant la tête pour percer le mystère du regard paternel.

Je commençais à avoir des fourmis dans les jambes, mal au dos et aux fesses à force de rester assise sur le plancher qui tapissait le fond du placard.

Tout à coup, au moment où j'envisageais l'éventualité de ressortir, espérant découvrir pourquoi mon père tardait à arriver, mon chien s'est raidi, les oreilles dressées, les yeux réduits à de minuscules fentes, et il s'est mis à gronder sourdement.

Il a été le premier à le détecter, mais on ne pouvait s'y tromper.

C'était le bruit d'une folle course-poursuite - des centaines de pieds piétinant le sol.

Des sons violents, des objets qui se fracassaient, se brisaient, des clameurs, un hurlement en particulier, où j'ai reconnu la voix de mon père.

Le fracas de la porte d'entrée arrachée de ses gonds.

Un chahut indescriptible : la maison était prise d'assaut, envahie, pillée, saccagée.

L'horrible silence de papa, qui n'était jamais venu me chercher.

Moi, pendant ce temps, j'ai continué à attendre, comme il me l'avait ordonné.

Même après avoir entendu les premiers craquements et senti la chaleur monter du fond du placard.

Même après que des rubans de fumée grise se sont infiltrés à travers les parois, rendant l'air irrespirable.

Même après que les flammes ont commencé à se tordre à mes pieds et le long de ma robe, comme des serpents.

Alors que mon chien, affolé, me labourait les cuisses de ses griffes et déchirait ma robe, en se démenant comme un diable pour se sauver.

Mais je l'en ai empêché, pas question qu'il m'abandonne. Je l'ai serré étroitement contre mon cœur en me ressassant les consignes de mon père : «

Ne sors de là que quand je viendrai te chercher ! Quoi qu'il arrive ! »

Ma peau commençait à brûler, à se boursoufler, tandis que le nœud de ma robe, agissant comme un activateur, attisait les flammes qui m'enveloppaient les cheveux et le visage. La douleur était devenue tellement atroce, insupportable, que je me suis dit que c'était sûrement un jeu.

Ça ne pouvait pas arriver à quelqu'un d'aussi exceptionnel que moi.

Je me répétais cette phrase comme un mantra au moment où des poutres embrasées nous sont tombées sur la tête, nous réduisant mon chien et moi à un amas d'os calcinés et de poussière noire.

J'ai péri docilement à l'endroit même où mon père m'avait enjoint de l'attendre.

Tout à coup, je me suis retrouvée dehors.

Je n'étais plus qu'un petit tas de cendres, ce qui ne m'a pourtant pas empêchée d'observer le spectacle

de désolation qui s'offrait à moi, le feu, la fumée, la destruction, la terre gorgée du sang qui devait appartenir à mon père, à en juger d'après son corps horriblement mutilé.

Et quand j'ai compris ce qui avait provoqué ce carnage, ou plutôt qui l'avait provoqué, et qu'il n'y avait plus aucun survivant, j'ai vu rouge.

Rouge comme un brasier ardent qui s'est mis à scintiller, à rougeoyer, à bouillonner autour de moi jusqu'à m'environner de toutes parts.

La colère.

Je ne ressentais plus rien, ne voyais plus rien qu'une fureur bouillante, dévastatrice qui se déchaînait au fond de moi.

Une rage si insensée qu'elle est devenue comme une seconde nature.

J'ai juré de me venger : ils allaient payer très cher ce qu'ils m'avaient fait, tous autant qu'ils étaient.

J'ai ignoré quelque chose de brillant et plein de promesses qui cherchait à m'attirer, préférant passer le reste de mes jours dans mon nouvel univers révolté.

Le massacre s'est poursuivi pendant plus d'un mois. Les cadavres s'empilaient les uns sur les autres. J'ai laissé ceux que je croyais innocents rejoindre la vague lumière qui scintillait au loin, entraînant les autres dans le guet-apens que je leur avais tendu. La bulle irisée s'agrandissait chaque fois que j'y accueillais une nouvelle âme, au point de devenir l'immense globe sombre de ce jour.

J'avais un nœud dans l'estomac, la gorge sèche, et pour quelqu'un qui n'a plus besoin de respirer, j'avais vraiment besoin d'une bonne goulée d'air au risque de m'asphyxier.

L'âme de Rebecca commençait à peser si lourd que je ne vous dis pas mon soulagement quand je me suis enfin retrouvée à l'extérieur.

J'ai toussé, craché tout ce que je savais, tâchant de me ressaisir. Même si Bodhi me tapotait le dos et si Caramel me léchait affectueusement les mains, j'ai mis un temps fou à recoller les morceaux.

Lorsque j'y suis enfin parvenue, j'ai fixé Rebecca sans ciller.

- Je suis sincèrement désolée pour toi, je t'assure, mais tu as tort, ai-je plaidé.

Ce qui te pousse à agir et les raisons que tu invoques pour te justifier sont fallacieuses. Tu es complètement à côté de la plaque, et trop de gens souffrent à cause de toi.

J'ai eu beau la regarder d'un air plein de bonté et de compassion, j'ai compris trop tard que rien de ce que je pouvais faire ou dire ne la convaincrait.

Presque instantanément, Shucky s'est transformé en monstre, tandis que Rebecca se dressait devant nous, tremblante de rage, les yeux flamboyants, comme ceux de son chien.

- Vous resterez enfermés ici pour toujours ! a-t-elle hurlé. Vous ne trouverez jamais le moyen de

sortir. Jamais ! Je vous le jure !

Le sol s'est mis à trembler, le vent soufflait en rafales, une langue de feu s'est élevée, dévorant tout sur son passage, et une fraction de seconde plus tard, Rebecca et son terrifiant compagnon s'étaient volatilisés.

dix-neuf

Je n'oublierai jamais cette cacophonie.

Jusqu'à la fin de mon existence, ces sons atroces resteront gravés dans ma mémoire.

Les clameurs de centaines d'âmes en détresse.

Comment supporter pareille horreur ?

Elles étaient dépouillées de leur enveloppe charnelle, dépourvues de cerveau et de terminaisons nerveuses, n'avaient plus de raisons d'endurer la souffrance, mais elles n'en avaient pas conscience.

Rebecca modifiait leur perception de sorte que leurs tortures mentales et physiques leur paraissaient aussi réelles que l'environnement où cette petite peste nous retenait prisonniers.

La tempête se déchaînait, mes cheveux se dressaient sur ma tête, me fouettaient le visage, m'obligeant à faire le gros dos et rentrer les épaules, les yeux à moitié fermés. Hurlant à tue-tête pour couvrir le vacarme, la voix éraillée, j'ai encouragé Bodhi et mon chien à se concentrer pour repérer l'interstice de silence dans leurs têtes, la seule façon de fuir l'enfer effroyable créé par Rebecca.

Nous avons beau être sur nos gardes, nous passions un mauvais quart d'heure.

C'était une chose de savoir que nous nous trouvions dans un décor de théâtre issu de l'imagination tordue de Rebecca, quant à déguerpir, c'était une autre histoire.

J'ai fait apparaître une laisse pour mon chien - soit dit en passant, il détestait ça, mais là, il était bien trop content de se coller à moi pour protester. Serrés les uns contre les autres, nous avons avancé au milieu d'une véritable marée d'âmes qui nous bousculaient sans ménagement, tandis que nous cherchions le prince. Il y avait tellement de vent, de fumée, de débris divers, la foule était si compacte qu'on ne voyait rien.

Bodhi m'a agrippée par le bras.

- On va se séparer ! a-t-il beuglé. Tu ne seras pas d'accord, je sais, mais il n'y a pas d'autre moyen. Il faut délivrer ces âmes une par une. Si on continue à faire du sur place, on ira droit dans le mur. Nous serons aspirés dans un tourbillon de désespoir et de désolation, exactement comme les autres.

Je l'ai dévisagé en me demandant si je serais à la hauteur. Bon, d'accord, je connaissais le terrain mieux que lui, mais quand même, je doutais de moi.

Quelque chose me disait que je ne pourrais jamais y arriver.

Déjà que j'avais toutes les peines du monde à résister avec l'aide de mes deux compagnons, je ne voyais pas comment conserver ma concentration mentale sans eux...

Moi et la concentration, ça faisait deux.

- Tu vas y arriver, Riley, a assuré Bodhi qui me voyait hésiter et devinait ce qui me tracassait. Tout se passera bien. Tu m'as déjà tiré d'un sale pétrin, non ?

J'ai acquiescé. C'était vrai, mais me le rappeler ne suffisait pas à apaiser les doutes qui me tenaillaient.

- Toi aussi. Sans ton aide, où serait Caramel en ce moment, à ton avis ?

J'espérais que Bodhi ne pouvait pas lire dans mes pensées. Il aurait découvert à quel point j'étais trouillarde.

Les mains sur les hanches, j'ai baissé la tête, mes cheveux déployés autour de moi, en sautillant sur place pour ne pas me brûler les pieds.

Quelle piètre apprentie j'étais ! Je me noyais dans un verre d'eau dès que Rebecca déclenchait une petite tempête de rien du tout !

Je m'étais embarquée dans cette galère sans réfléchir une seconde aux conséquences, et voilà que je paniquais et perdais les pédales au pire moment.

C'était comme me regarder dans une glace pour y voir mon reflet déformé.

Oui, mais je n'avais que douze ans !

L'âge sur lequel mon compteur resterait éternellement bloqué. Que faire ?

On aurait pu croire que mourir m'aurait mis un peu de plomb dans la cervelle, n'est-ce pas ?

Eh bien non, je n'avais pas plus de maturité, d'assurance ou de volonté que lorsque j'avais rendu mon dernier souffle.

J'aurais peut-être pu affronter ce genre de situation si ma vie n'avait pas été brutalement abrégée à l'âge de douze ans. Oui, mais comme mes treize ans et ses belles promesses m'étaient refusés à jamais, on ne pouvait pas attendre que j'accomplisse un tel exploit, pas vrai ?

J'en étais là, quand Bodhi m'a tirée par la manche.

- Tu te trompes, si tu veux mon avis.

J'ai relevé la tête et lui ai glissé un regard à travers les mèches qui me tombaient sur les yeux.

- Mais si, je t'assure que tu es capable de te concentrer. Tu l'as déjà prouvé, non ?

J'ai dégluti avec difficulté. Même si mon corps ne sécrétait plus de salive, je pouvais encore le faire. Les habitudes ont la vie dure, à ce qu'il paraît.

- D'autant que tu ne sais pas grand-chose sur Ici et Maintenant, pas vrai ? a-t-il ajouté.

J'ai dressé une oreille attentive.

- Allez, avoue que tu n'as aucune idée de la façon dont ça fonctionne !

Je ne le quittais pas des yeux.

- On peut toujours s'échapper de quelque part, Riley. Cet endroit ne fait pas exception.

En fait, je nageais dans l'incertitude, et je me posais une foule de questions qui restaient sans réponse.

Bodhi a baissé légèrement la tête, sa paille coincée au bord des lèvres.

- En tout cas, tu ne sauras jamais de quoi il retourne, puisque tu préfères rester coincée ici.

De surprise, j'ai été incapable d'articuler un mot, avant de me reprendre et bafouiller :

- Tu veux dire que je pourrais... je pourrais... peut-être... euh... avoir treize ans un jour ?

J'ai serré les lèvres très fort, c'était trop beau pour être vrai.

Bodhi s'est contenté de hausser les sourcils et les épaules dans un geste volontairement évasif.

- On peut repousser les limites du possible à l'infini, là-bas, j'imagine.

Malheureusement, tu ne le sauras jamais, sauf si tu trouves le moyen de sortir d'ici.

J'ai contemplé mes pieds en train de rôtir.

- Allez, fais un effort, concentre-toi, me soufflait la voix de Bodhi dans ma tête.

Essaie de voir le vrai visage de cet endroit, pas la vision tordue que Rebecca aimerait t'imposer.

Ce que j'ai fait. Presque aussitôt, le vent s'est apaisé, l'incendie s'est éteint, la terre a retrouvé son équilibre, mes pieds ne me brûlaient plus, même si j'avais encore les cheveux en pétard.

Bodhi m'a effleuré le menton dans un grand éclat de rire.

- Tes cheveux, tu t'en occuperas plus tard. On a des âmes à délivrer d'abord.

vingt

Nous nous sommes finalement séparés. Nous sommes partis, moi d'un côté, Caramel et Bodhi de l'autre, chacun prenant par la main les âmes croisées en chemin pour pénétrer dans leur monde, un abîme de tourment et de désespoir où nous leur ménagions un espace de silence susceptible de les arracher à cet enfer. Plus facile à dire qu'à faire. On en a bavé, vous pouvez me croire. On a été confrontés à des choses très, très noires, terrifiantes, abominables, atrocement douloureuses. Personnellement, j'ai assisté à des scènes d'une cruauté insoutenable, inouïe, des choses inimaginables.

J'ai senti le fouet claquer sur mon dos nu, me déchirant la peau jusqu'au sang.

Glacée d'épouvante, j'ai vu une balle de bowling me viser, siffler à mes oreilles et me manquer d'un cheveu.

J'ai entendu l'horrible bang qu'elle a produit en frappant l'un de mes compagnons moins chanceux que moi. Un autre de nos frères venait de rendre l'âme.

Je continuais d'avancer en prodiguant espoir, amour et compassion - les trois piliers sur lesquels repose le monde -, les incitant à saisir au vol un moment de répit, un intervalle de silence, à se concentrer jusqu'à ce qu'il s'agrandisse assez pour qu'ils s'y hissent et s'enfuient.

Entretemps, il s'est passé un drôle de truc.

Chaque fois qu'une âme s'envolait, l'univers de Rebecca - la sphère luisante de sa colère - rétrécissait à vue d'œil.

Quant à Rebecca, elle restait invisible, mais à la façon dont mon chien se tenait tranquille, le nez au sol, la queue entre les pattes, j'ai compris qu'elle n'était pas loin. Pour le moment, elle se tenait à carreau, mais j'étais si absorbée par ma mission que je ne l'aurais même pas remarquée si elle s'était manifestée.

Brusquement, un vide s'est trouvé comblé : j'avais repris confiance en moi, en un avenir auquel je n'avais jamais réellement pensé.

Car si ce que m'avait dit Bodhi était vrai, j'allais enfin réaliser mon rêve le plus cher, avoir treize ans.

Mais d'abord, j'avais du pain sur la planche.

Chaque âme était différente. Aucune ne se ressemblait. Les unes se faisaient des reproches, d'autres en voulaient au monde entier, d'autres encore avaient vécu des expériences qui dépassaient l'entendement.

Mon rôle à moi n'était pas de juger, mais de soulager. Je continuais donc à avancer au milieu d'une foule de plus en plus clairsemée. À un moment donné, je me suis interrompue pour constater avec stupeur que le monde se résumait à Bodhi, mon chien, le prince Kanta et moi.

Dire que j'étais aux anges de le revoir est un doux euphémisme. J'avais essayé de ne pas trop penser à

lui pour me concentrer sur ma tâche, mais je mentirais si je vous affirmais que son absence me laissait froide.

Je n'ai pas eu besoin de faire les présentations, car Bodhi et le prince s'étaient littéralement rentrés dedans au moment où les cloisons de la bulle commençaient à rétrécir comme une peau de chagrin personne n'osait l'avouer, mais chacun d'entre nous s'attendait à voir surgir Rebecca d'un moment à l'autre. Son monde avait tellement rapetissé qu'il ne restait plus qu'une seule cachette - la vaste bâtisse jaune, réplique exacte de sa maison natale J'ai observé la demeure en me demandant si nous devions aller la chercher ou, au contraire, attendre qu'elle reconnaisse sa défaite et sorte de là en agitant le drapeau blanc.

Bodhi a suggéré de démolir la maison, mais moi j'avais une meilleure idée.

Je les ai précédés à l'intérieur et j'ai monté l'escalier quatre à quatre, les deux autres sur mes talons.

Comme j'avais déjà vécu la scène, je savais exactement où la trouver.

Je me suis dirigée droit sur le placard. J'ai envisagé de matérialiser un sosie de son père, sachant qu'elle n'y verrait que du feu, et puis je me suis ravisée.

C'était trop injuste et cruel, et je ne savais pas comment m'y prendre (j'ai noté mentalement de ne pas oublier de me renseigner sur la question).

Je me suis arrêtée devant le placard pour jeter un coup d'oeil derrière moi. Le prince et Bodhi m'ont encouragée du regard, pendant que Caramel martelait le sol de sa queue.

J'ai tourné la poignée et poussé résolument la porte, plissant les yeux pour m'accoutumer à l'obscurité. D'abord, je n'ai distingué que le bout de ses bottines marron, le bas de sa robe à volants et l'une des pattes de son chien qu'elle serrait contre sa poitrine, alors j'ai repoussé les vieux vêtements qui encombraient l'espace pour mieux voir.

Nos regards se sont croisés. J'allais flancher, c'était sûr. Et puis il s'est passé un phénomène que je qualifierais de vague mentale - un tsunami d'amour, le soutien inconditionnel de mes amis.

Réconfortée par cette onde déferlante qui m'enveloppait tout entière, je n'y suis pas allée par quatre chemins.

- C'est fini. Tout est fini. Allez, sors de là, il ne reste plus que toi.

Si j'avais pensé que ce serait facile, j'ai vite déchanté.

Rebecca n'irait nulle part. Elle me l'a signifié par ses imprécations, divagations et hurlements hystériques.

- Il ne viendra pas, ai-je insisté, me protégeant de son délire verbal par un bouclier mental. Ton père n'est plus là. Il est parti depuis longtemps. Ruminer le passé ne sert à rien.

Elle s'est débattue comme un beau diable, étreignant convulsivement le petit chien sur sa poitrine et me bourrant de coups de pied. Mais quand elle a compris que ni moi ni mes deux compagnons n'étions

disposés à céder, elle a fait un truc incroyable.

Elle a lâché son chien sur Caramel. J'ai hurlé.

Impossible de me retenir en voyant ce monstre se ruer sur mon chien.

Heureusement pour moi, quelqu'un m'a donné un coup de main.

Quelqu'un qui a fait preuve d'un remarquable sang-froid.

Non, non, il ne s'agissait pas de Bodhi ni du prince Kanta, dont j'entendais la respiration précipitée dans mon dos, mais bien de Caramel.

Mon gentil golden retriever a cru que son congénère, dont le volume avait à présent centuplé, voulait jouer à « va chercher », son jeu favori, lequel avait d'ailleurs déclenché toute l'histoire. Il a fait apparaître une balle de tennis jaune citron, la même que celle dont nous nous étions servis sur la plage, et il l'a lancée dans le couloir. Après quoi, il a remué joyeusement la queue avec un regard en coin vers le Chien noir qui s'élançait à sa poursuite.

-

Noooooon ! a braillé Rebecca en entendani Shucky dévaler l'escalier et franchir le seuil.

Elle venait de comprendre que grâce au mien, son chien venait de passer de l'autre côté du miroir.

On a essayé de l'amadouer, de la convaincre de venir avec nous, peine perdue.

On a même démonté le placard et la maison pour lui montrer que son monde s'était complètement ratatiné, et que nous trois exceptés, il n'y avait plus qu'elle, elle n'a rien voulu entendre.

Préférant évoquer ses souvenir les plus violents et traumatisants pour alimenter sa haine et sa colère au milieu des éléments déchaînés.

Nous sommes restés de marbre, concentrés et unis - chacun bien au chaud dans son cocon de silence contre lequel elle se cassait les ongles.

- On fait quoi, maintenant ?

J'ai louché vers le prince et Bodhi, espérant que l'un ou l'autre aurait une idée, un conseil avisé. Kanta a haussé les épaules.

- On n'a qu'à la laisser là. Maintenant que mes frères et sœurs sont libres (il a désigné du doigt la foule des âmes massées à l'extérieur du globe), il est grand temps que je m'en aille. J'aurais voulu l'emmener avec nous, mais bon, on dira que ce n'est pas possible pour le moment. Je suis désolé. Pour moi, c'est un échec total.

Bodhi était entièrement d'accord pour abandonner Rebecca à son triste sort, quitte à revenir la chercher plus tard, mais moi je ne l'entendais pas de cette oreille.

- Je sais comment la sortir de là, ai-je lancé d'un ton ferme en regardant hardiment mes compagnons.
Suivez-moi, vous deux !

Vingt et un

- **Ça ne marchera jamais**, a objecté Bodhi On ne peut pas forcer quelqu'un à traverser le pont c est contraire au règlement. Combien de fois faudra-t-il te le répéter ?

Je lui ai tourné le dos, décidée à continuer contre vents et marée. J'ai glissé un regard vers le prince, très gênée que Bodhi me remonte les bretelles devant lui.

Quoi qu'il arrive je n'avais pas l'intention de lâcher prise. J'avais une idée. Une idée géniale, je peux le dire sans fausse modestie. Et j'étais sûre que ça pourrait fonctionner, à condition que mon cher guide me lâche un peu.

J'ai secoué vigoureusement la tête avec une moue de dédain.

- Personne ne force personne à faire quoi que ce soit, ai-je asséné en levant les yeux au ciel

- Explique-toi ! m'a-t-il enjoint d'un ton belliqueux. Tu vois bien qu'elle refuse de coopérer Alors, a moins de la forcer, je ne vois pas bien comment tu comptes t'y prendre !

Les mains sur les hanches, j'ai jeté un rapide regard circulaire. Il avait beau être mon guide, il n'avait pas idée des trésors d'imagination dont j'étais capable.

- Je ne vais pas la forcer ni essayer de la persuader, mais j'ai ma petite idée.

Les yeux de Bodhi ont papilloté et il a passé sa rage sur sa paille qu'il s'est mis à mastiquer de plus belle.

- Le pont va la convaincre, tu vas voir.

Il a soupiré. Un profond soupir exaspéré, aussitôt suivi d'un :

- Excuse-moi, mais il me semble que je viens de te dire que...

Je lui ai cloué le bec d'un geste.

- Tu as raison. Je n'ai peut-être pas le droit de la forcer à traverser le pont, mais je ne vois pas ce qui m'empêcherait de l'y conduire.

Les deux autres m'ont examinée d'un œil critique.

- Et elle ne résistera pas quand elle verra les promesses qu'il recèle.

- Ah oui ? Et si tu te trompes ? a argumenté Bodhi, bien décidé à camper sur ses positions.

J'ai haussé les épaules.

- Bon, dans ce cas, on laisse tomber. On traverse et elle restera plantée là pour l'éternité. Mais je suis sûre que ça n'arrivera pas, ai-je terminé un poil trop fort.

- Et comment vas-tu l'emmener là-bas, jusqu'à ce... pont ? a demandé le prince, toujours vêtu de ses haillons.

Les bras ballants, j'ai observé le monde que Rebecca avait créé, gigantesque, écrasant, réduit à présent aux dimensions d'une gamine des plus ordinaires.

La gamine en question nous fixait d'un regard furibond, les poings serrés, nous abreuvant d'injures, furieuse de voir son petit Shucky (il avait repris la taille d'un mouchoir de poche) couché à côté de Caramel, qu'elle a copieusement insulté au passage.

Honnêtement, je ne savais pas du tout comment j'allais me débrouiller. Ce n'était pas une question de distance, puisqu'il suffisait d'imaginer la gaze chatoyante d'une douce lumière dorée et de nous glisser de l'autre côté. Petit hic : Rebecca allait-elle nous suivre ?

Je résume le problème. La conduire d'abord dans l'Été perpétuel, et ensuite, avec un peu de chance, jusqu'à Ici et Maintenant. Et là, j'ai eu une idée de génie, pourquoi ne pas la rouler jusque là-bas ?

Après tout, une bulle, c'est rond ? Fastoche, non ? D'accord, elle risquait de ne pas apprécier, mais ça, je m'en fichais éperdument.

Je me suis approchée pour placer les mains de chaque côté de la sphère, au niveau de ses yeux et de ses joues enflammées de colère, et j'ai entrepris de pousser. D'abord lentement, tandis qu'elle dégringolait cul par-dessus tête, complètement paniquée de voir son univers basculer dans un tourbillon de cendres. Je me disais que c'était un succès, mitigé mais indéniable, quand l'un des frères du prince Kanta - une des victimes du jeu de bowling sadique du père de Rebecca, je l'ai reconnu - a posé la main sur mon bras. Je l'ai laissé faire sans trop comprendre.

Il a pris ma place, a plié les genoux et a hissé la sphère sur son dos.

J'étais dans le brouillard. Quelle mouche le piquait ? C'est en voyant les autres lui prêter main-forte que j'ai saisi.

Ils lui avaient pardonné.

Ils s'étaient affranchis non seulement du carcan où elle les maintenait, mais aussi de siècles et de siècles d'oppression.

En cultivant leur colère, leur haine, leur soif de revanche, ils avaient subi l'esclavage très longtemps après leur mort.

Leur véritable libération et le chemin de la liberté passaient par leur aptitude à pardonner.

Un esprit de tolérance qui, loin d'absoudre Rebecca et son père des choses horribles qu'ils leur avaient fait subir, les aidait à oublier ces atrocités en même temps que leurs auteurs, leur permettant enfin de progresser, d'aller de l'avant.

Et je n'avais encore rien vu.

- Tu permets ? a dit le prince Kanta.

Une minute plus tard, il faisait apparaître un luxueux palanquin digne de Cléopâtre. Unissant leurs efforts, ils ont placé le globe dessus, indifférents aux coups de pied et aux cris de Rebecca, sans parler des volutes de cendres qu'elle projetait un peu partout. Un groupe d'anciens esclaves s'est avancé pour s'emparer des brancards dorés fixés sur les côtés, pendant que, les yeux clos, Bodhi et moi matérialisons le voile mordoré menant à l'Été perpétuel.

Un peu à l'écart, Bodhi et moi, médusés, observons les esclaves affranchis de Rebecca et de son père la porter à travers le voile de lumière, scène qui resterait à jamais gravée dans ma mémoire comme l'incarnation du pardon, de la réconciliation.

Vingt deux

Une fois dans l'Été perpétuel, ils ont déposés la litière sur la prairie ondoyante.

Chaque porteur à pris congé avec une bénédiction de paix, les paumes à plat sur la paroi transparente. Et puis le prince Kanta s'est avancé vers moi.

—Tu as délivré mes frères et sœurs. Grâce à toi lui Riley Bloom, ils sont sortis non seulement de l'esclavage physique, mais encore de la servitude mentale.

Au nom de tous, je te remercie de nous avoir montré la voie.

J'ai secoué la tête, les yeux baissés. J'avais du mal à avaler à cause de ce fichu nœud qui me serrait la gorge.

—Je les ai juste aidés à trouver leur bulle de silence, pour le reste, ils se sont débrouillés tous seuls.

Même si je savais qu'ils avaient accompli le plus dur — se libérer l'esprit de la rage, de la haine du chaos qui l'habitaient, et s'abstenir di tout jugement, oublier leur colère justifiée par leur passé tragique -, je me sentais plutôt fière de moi.

Et puis j'étais impatiente de vérifier dans une glace mon aura, après un tel tour de force.

On verrait plus tard. Pour l'instant, j'avais encore du pain sur la planche - des centaines d'âmes à faire passer.

Du coup, quand le prince Kanta a indiqué le pont du regard - un vieux machin branlant fait de bois et de cordes - j'ai hoché la tête en disant :

- Oui, c'est ça. Le paradis vous attend de l'autre côté. Sauf qu'on ne l'appelle pas « paradis », mais Ici et Maintenant. Ne t'inquiète pas, tu comprendras bien assez tôt.

- Et Rebecca ? Elle va trouver la paix intérieure et réussir à se libérer, à ton avis

?

J'ai haussé les épaules. Allez savoir ! il a signifié aux autres qu'il était grand temps d'y aller. Ils ont serré la main de Bodhi et la mienne, ont caressé la tête de Caramel et de Shucky, puis, relevant les épaules et le menton, le dos bien droit, chacun s'est dirigé vers le pont en formant une interminable procession.

J'allais encore faire traverser d'innombrables âmes, accomplir un tas de missions plus passionnantes les unes que les autres dans des endroits encore plus exotiques que les îles Vierges, et pourtant je savais que cette aventure m'avait marquée pour toujours.

Non pas parce que je m'étais entêtée à exercer mon libre arbitre ou que j'avais mené ma barque toute seule.

Ni parce que je me demandais quel accueil allaient me réserver Aurore, Royce et les autres membres du Conseil (en fait, succès ou pas, je paniquais complètement à cette idée).

Mais parce qu'il était peu probable que je revive un jour quelque chose d'aussi fort.

La foule des âmes se pressait sur le pont qui tanguait et roulait dangereusement, sans rompt, sous leur poids. Elles avançaient dans la brume épaisse à mi-chemin de l'Été perpétuel, brume qui allait bientôt se déchirer pour laisser place à une belle journée printanière, radieuse et chaud, comme sur la Terre.

Perplexe, le prince considérait d'un œil inquiet Rebecca tempêtant et fulminant à qui mieux. Moi, j'étais plutôt embêtée, car ça voulait dire qu'il estimait avoir échoué.

- C'est nul, j'ai soufflé à l'oreille de Bodhi. Je pensais vraiment qu'elle changerait d'avis en arrivant ici. C'est encore pire que ce que j'imaginais.

Bodhi m'a lancé un regard indéfinissable, sa paille tressautant dans sa bouche.

Impossible de savoir ce qu'il voulait dire.

- Ça veut dire « on verra », m'a-t-il renseigné. Apparemment ravi que ses pensées me soient inaccessibles.

-

Une fois le dernier esclave passé, j'ai été témoin d'une scène étonnante. Bodhi s'est approché de l'ex-Chien noir - alias Shuck, le chien des ténèbres, le chien fantôme, le spectre chien, Gytrash, Shriker, le chien du diable - transformé en un minuscule bâtard hargneux de race indéterminée, il a ramassé la balle posée devant lui et l'a lancée en direction du pont. Un sourire triomphant aux lèvres, il a regardé l'animal foncer en jappant à sa poursuite, tandis qu'elle disparaissait dans l'épais rideau de brouillard.

- C'est de la triche, tu l'as obligé à traverser ! j'ai glapi, incrédule.

Bodhi a secoué la tête sans s'émouvoir, sa paille toujours plantée dans la bouche.

- Moi ? Je n'ai forcé personne. Le chien a usé de son libre arbitre. Il a choisi de poursuivre la balle, exactement comme tu as décidé d'exercer le tien quand tu t'es lancée à ses trousses. Le libre arbitre est un truc redoutable, tu vois.

Quelquefois, c'est le seul moyen d'accomplir son destin, seulement, ça demande une bonne dose de confiance - en soi, dans l'univers - mais tu le sais déjà, non ?

J'ai acquiescé, enregistrant soigneusement ses paroles pour y réfléchir plus tard. Pour l'instant, toute mon attention était focalisée sur Rebecca.

Sur son air de stupeur indignée, ses yeux ronds comme des soucoupes, alors qu'elle regardait son chien galoper joyeusement de l'autre côté du pont.

- Il va où ? a-t-elle demandé, hésitant entre colère et surprise.

- À la maison, j'ai répondu en la scrutant avec attention. Rien ne t'empêche de le suivre, si tu le veux.

La façon dont elle nous a dévisagés m'a redonné espoir, pour la première fois de la journée.

Petite précision, ses joues en feu, son rictus aux lèvres révélaient le combat intérieur qu'elle livrait contre elle-même.

Elle se tenait là, devant nous, s'accrochant à ce monde où elle avait déjà passé trop de temps.

Ses poings se sont décrispés tandis qu'elle braquait les yeux sur la lumière ondoyante et vaporeuse qui brillait à l'horizon.

- Mon Dieu... c'est vrai, alors! a-t-elle bafouillé.

Je me suis complètement plantée, je l'avoue.

J'ai cru qu'elle voulait parler de la lumière, du paradis, d'Ici et Maintenant, comme vous voulez. J'avais tellement envie d'y croire que j'ai pris mes rêves pour la réalité.

En fait, j'avais tout faux.

C'était beaucoup mieux.

Rebecca ne faisait pas allusion à la merveilleuse lumière dorée, mais à la vérité qu'elle renfermait.

Une vérité qu'elle avait combattue pendant de si longues années, voire des siècles, et qui se dévoilait aujourd'hui comme une évidence.

Elle découvrait la vérité de son existence - comme celle du prince Kanta. Et elle a compris qu'elle n'avait rien à craindre, qu'elle ne serait pas punie pour les horreurs qu'elle avait commises.

C'était le règne de l'amour, de la bienveillance, de la compréhension la plus totale.

Elle ne s'y sentirait jamais seule, contrairement à sa vie antérieure.

Et elle avait repéré aussi la frêle silhouette de sa mère qui l'attendait au milieu du pont.

Ses dernières défenses se sont écroulées.

La sphère s'est brisée.

La bulle a explosé.

Une grêle d'éclats de verre a flotté dans l'air - on aurait dit une pluie d'étoiles scintillantes - avant de retomber à ses pieds sur le sol, au milieu des hautes herbes.

J'ai frémi en voyant Rebecca se diriger vers le prince. Bodhi m'a saisi le bras, et Caramel a frotté son museau contre ma jambe, ce qui m'a apaisée. J'ai cru qu'elle allait faire une révérence, mais là encore je me trompais.

Elle a fait un truc complètement différent.

À quoi j'étais loin de m'attendre.

Elle s'est carrément agenouillée à ses pieds, dans un geste de profonde humilité.

Elle refusait de se relever, malgré les protestations du prince :

- Voyons, s'il te plaît, ce n'est pas indispensable. Il lui a pris la main pour l'aider à se remettre debout. La colère de la jeune fille s'était évanouie avec la disparition de son monde, pour laisser place à la tristesse et la honte.

- Je suis tellement, tellement désolée pour ce que je t'ai fait... ce que mon père t'a fait... a-t-elle bredouillé d'une voix tremblante d'émotion.

Elle a frissonné, tandis que d'affreux souvenirs enfouis depuis des siècles remontaient à sa mémoire. Elle était enfin capable de concevoir la vérité de toute chose - les actes horribles dont elle s'était rendue coupable - et alors, j'ai compris que la Rebecca d'avant avait disparu, remplacée par une autre.

- Je ferais n'importe quoi pour que tu me pardonnes, si tu me dis par quoi commencer, je te le promets, a-t-elle conclu entre deux sanglots, les yeux débordant de larmes ruisselant sur ses joues.

Stupéfaite, j'ai regardé le prince se pencher, en cueillir une du bout du doigt et la transformer en une magnifique branche d'olivier qu'il a déposée dans ses paumes tendues vers lui.

- Ce n'est pas la peine. Il y a longtemps que je t'ai pardonné. J'attendais simplement que tu surmontes ta colère. Crois-moi, les souffrances physiques que j'ai supportées comme esclave n'étaient rien, par rapport au calvaire que j'ai subi dans la bulle, les tortures morales que j'ai éprouvées, car je ne parvenais pas à pardonner les supplices atroces que j'ai endurés, pas plus que ceux que j'ai infligés à mon tour.

Il s'est interrompu, le temps qu'elle digère ses paroles.

- Alors, qu'en penses-tu, on y va ? a-t-il proposé ensuite en lui offrant son bras.

Rebecca a hoché la tête et glissé son bras sous le sien. Tous deux se sont arrêtés devant nous.

- Je suis désolée, je..., a bafouillé Rebecca. Je l'ai fait taire d'un geste.

- Ne t'inquiète pas. Ce n'est qu'un au revoir. Ici est immense, mais nous nous retrouverons un jour, j'en suis sûre. Une robe à paillettes avec un gros nœud jaune brillant, ça ne passe pas inaperçu.

Elle a baissé les yeux sur ses vêtements, quelque peu gênée de se montrer dans ses beaux atours, alors que le prince était toujours en haillons.

Sans transition, elle a matérialisé une nouvelle tunique pour lui et en a profité pour troquer sa trop jolie toilette contre une tenue moins tape-à-l'œil, un peu plus sobre.

Nous nous sommes séparés après des adieux émouvants, de chaleureuses embrassades et poignées de

mains. J'étais infiniment soulagée que tout soit bel et bien fini.

Arrivé au pied du pont, le prince s'est retourné et m'a apostrophée :

- Riley!

J'ai jeté un regard derrière moi et croisé le sien. J'avais atteint le second objectif que je m'étais fixé.

Pour avoir réussi à briser la bulle et aidé ces âmes perdues à accomplir leur destin, le prince me récompensait de son sourire le plus craquant, dents blanches et fossettes aux joues.

- Tu peux m'expliquer ? a demandé Bodhi sans cacher sa perplexité.

J'ai souri à mon tour, agitant la main en signe d'adieu.

- Laisse tomber, tu ne peux pas comprendre !

Vingt-trois

- **Et maintenant** ? a dit Bodhi dès qu'ils ont disparu. On repart en vacances ? Tu aimerais visiter la ville ?

J'ai fait non de la tête. Pour moi, les vacances étaient bel et bien finies. La cité était peut-être la plus intéressante du monde, elle n'arriverait pas à la cheville des endroits que je venais d'arpenter.

Les aventures extraordinaires que j'avais vécues à l'île Saint-Jean ne paraîtraient jamais dans aucune brochure touristique, ce qui signifiait à coup sûr que la suite me semblerait bien fade en comparaison.

Bodhi s'est accroupi pour caresser Caramel sans me quitter des yeux.

- Tu préfères aller ailleurs ? Le Conseil ne nous attend pas tout de suite, on est libres de faire ce qui nous chante.

J'ai tambouriné sur mes hanches, le regard dans le vague, le temps d'assimiler ces informations.

Pourquoi insistait-il pour que je reste là, alors que la fête était finie ?

C'était une ruse, ou quoi ?

Une mise à l'épreuve pour voir si je préférais m'attarder à Saint-Jean plutôt que retourner dans l'Ici et Maintenant, assumer les conséquences de mes actes ?

Et s'il parlait sérieusement ?

Et dans ce cas, pour quelle raison ?

Pour nous donner les moyens de mieux nous connaître ?

Honnêtement, m'être glissée dans sa peau pendant l'épisode de Nicole était amplement suffisant, voyez, et je n'avais pas trop envie d'en rajouter une couche.

J'avais beau réfléchir, c'était le noir total. Et une fois de plus, j'étais partagée entre les deux facettes de ma personnalité, la plus ou moins rationnelle et la tendance paranoïaque.

-

Bon, on y retourne, j'ai dit d'un ton sans réplique en désignant le pont de la tête.

Il m'a jeté un regard en coin en tétant sa paille avec un horrible bruit de succion.

-

Ecoute, on est tout près, alors pas la peine de perdre du temps, non ? ai-je précisé.

Au regard qu'il m'a lancé, j'ai soudain compris que ce n'était pas moi qu'il mettait à l'épreuve, mais lui à travers moi.

C'était lui qui n'avait pas envie de rentrer.

Il avait peur de se présenter devant le Conseil.

Après tout ce qu'on avait accompli — c'était plutôt géant, c'est le moins qu'on puisse dire, non ? — il se demandait ce qui allait se passer, subodorant qu'il risquait de s'attirer les foudres du Conseil.

Au fond, il était mon guide, et tout bien considéré, il avait lamentablement échoué dans sa mission.

Il avait cherché à me dissuader de poursuivre le Chien noir. Et moi, est-ce que je l'avais écouté ? Non, évidemment ! J'étais partie sur un coup de tête, l'obligeant à se lancer à ma poursuite. Et quand il m'avait retrouvée, il n'avait jamais pu m'arrêter et n'avait pu faire autrement que de me suivre.

Cette découverte m'a causé un certain malaise.

J'avais même un peu honte.

Bref, j'étais aussi rebelle morte que vive.

Aussi obstinée, impulsive, impatiente - tous les défauts qu'il m'avait reprochés, et la liste n'était pas exhaustive.

Comme si rien n'avait changé, pas mon caractère, en tout cas.

Pourtant, j'avais le droit d'« exercer mon libre arbitre » (je cite).

Personne, pas même mon guide, ne pouvait m'en empêcher.

J'ai regardé derrière moi pour siffler Caramel, qui s'est mis à courir pour me rattraper.

- On y va, ai-je répété. On peut voler, marcher, prendre le chemin des écoliers plutôt que le pont, c'est toi qui choisis. Tous les chemins mènent à Rome, c'est bien connu.

vingt-quatre

En arrivant dans l'Ici et Maintenant, Bodhi avait l'air pressé de se débarrasser de moi.

Il est parti sans même un au revoir, à bientôt, adios. Rien, nada.

Il voulait retarder l'inévitable, voilà.

- Hé ! j'ai lancé derrière son dos, tu n'oublies pas quelque chose, le Conseil, par exemple ?

Il s'est arrêté net et a pivoté sur ses talons.

- On ne se pointe pas devant le Conseil sans invitation, Riley, je te le signale.

Oh!

J'étais consternée.

J'avais beau crâner sur Terre, à Ici, j'étais d'une nullité crasse.

- Et comment sait-on que le moment est venu ? Je me sentais un peu bête de poser la question, mais comment l'apprendre autrement ?

- Je t'avertirai quand on me convoquera, a-t-il répondu en jetant un coup d'œil hâtif à la ronde, à croire qu'il allait à un rendez-vous urgent. Allez, je file, a-t-il conclu en me tournant le dos comme s'il avait le diable aux trousses.

Je l'ai regardé détalé, j'avais les plus grandes peines du monde à empêcher mon chien de le suivre.

Je m'apprêtais à accuser ce dernier de trahison, quand j'ai surpris ses bons yeux bruns levés vers moi.

Dans le fond, je ne pouvais pas lui en vouloir de me préférer Bodhi.

Visiblement, Bodhi était un peu une rock star à Ici. Il devait y avoir une flopée de fans, d'amis, de groupies en transe qui campaient devant chez lui, tandis que moi, j'étais toute seule.

Bon, d'accord, j'exagère un peu.

J'avais encore mon père, ma mère et mes grands-parents quelque part, même si je rêvais d'autre chose.

Le genre d'atmosphère de joyeuse camaraderie dans laquelle je vivais sur Terre. Les crises de fou rire, les bons moments, les intérêts partagés sur tous les sujets ou presque.

J'étais complètement déboussolée par ce qui se passait à Ici, et en plus, comme j'étais incapable de garder pour moi mes jugements à l'emporte-pièce, mes opinions superficielles et sans fondement, et que, apparemment, tout le monde pouvait les entendre, je n'allais sans doute pas me faire des amis.

Je me suis mise à flâner au hasard, histoire de mieux connaître les lieux, mais au fond de moi, je n'étais pas dupe.

Je savais exactement où me portaient mes pas, aussi me suis-je retrouvée sans surprise devant la Salle

de projection.

Je me suis engouffrée à l'intérieur, sans me soucier des reproches que je n'allais pas manquer de m'attirer, de la désapprobation de mes parents, du Conseil, peut-être même de Bodhi, ignorant mon chien qui freinait des quatre fers, refusant d'être complice et me regardant d'un air de dire : « Oh ! non, c'est pas vrai ! »

J'ai pris un ticket au distributeur et j'ai rejoint la file d'attente interminable en me promettant sans trop y croire de ne pas m'attarder, juste le temps de vérifier si ma sœur et peut-être quelques vieux amis allaient bien, avant de ressortir.

J'ai patienté, reconnaissant dans la foule les têtes grisonnantes que j'avais repérées lors de ma dernière visite incognito. J'aurais bien aimé savoir pourquoi ils avaient le droit de voir ce qui se passait sur Terre, et pas moi.

Peut-être parce qu'ils prétextaient prendre des nouvelles de leurs petits-enfants ? Comme si moi, je visionnais une série télé débile ou je ne sais quoi !

Ou bien alors il y avait à Ici deux poids deux mesures : seul le troisième âge avait le droit de cultiver la nostalgie, tandis que nous, les jeunes, devions oublier à tout prix ?

La queue s'allongeait à mesure que j'approchais du but. Un vieux monsieur derrière moi - je ne pouvais pas ne pas l'entendre - confiait à quelqu'un :

- Elle s'inquiète toujours pour moi. Elle n'a pas surmonté son chagrin après tout ce temps. Je lui rends visite la nuit, dans ses rêves, je lui prends la main. «

Hélène, je lui dis, écoute, je vais bien. Secoue-toi, la vie continue ! » En se réveillant, elle est persuadée que ce n'était pas vraiment moi et elle replonge dans la tristesse. Quelquefois...

Il a marqué une pause. J'en ai profité pour observer les souliers vernis noirs et les chaussettes assorties qu'il portait avec un bermuda à carreaux.

- Je t'assure, Mort, parfois, je me demande si je ne suis pas en train d'envenimer les choses.

Je me suis retournée d'un bloc et je l'ai dévisagé sans vergogne.

Je n'avais jamais entendu parler d'une chose pareille.

J'ignorais qu'on pouvait visiter quelqu'un en rêve.

- Tu veux quelque chose ? m'a-t-il demandé sans me laisser le temps d'ouvrir la bouche.

Il avait l'air très gentil comme ça, mais c'était une façade. Au ton de sa voix, j'ai bien compris qu'il n'était pas particulièrement subjugué par ma petite personne et qu'il n'appréciait pas du tout mon sans-gêne.

- Euh, désolée, j'ai entendu sans le vouloir. Vous avez bien dit qu'on peut communiquer en rêve avec quelqu'un ?

Il a plissé les yeux et m'a examinée avec une grande attention, pendant que son compagnon, le prénommé Mort, vêtu d'une chemise hawaïenne écarlate et orange, répondait à sa place :

- Une visite en rêve, oui, c'est ça.

Mes pensées tourbillonnaient dans ma tête, tandis que j'envisageais toutes les possibilités.

- Et, euh... pouvez-vous me dire comment on fait, s'il vous plaît ? ai-je demandé, en espérant ne pas trahir mon désarroi.

À la manière dont ils me scrutaient, me disséquaient sous toutes les coutures, j'ai compris qu'ils n'avaient pas l'intention de m'aider. À cause de mon halo ?

Mon tout nouveau halo vert clair, qui d'après Bodhi signifiait que je faisais officiellement partie de l'équipe du palier 1.5 : à leurs yeux, je n'étais qu'une petite novice insignifiante.

Je n'avais pas eu le temps de vérifier s'il s'était modifié après les prouesses accomplies à l'île Saint-Jean, mais il m'a suffi d'un regard à l'aura jaune que ces deux-là dégageaient pour comprendre qu'on ne divulguait pas ce genre d'info à des néophytes comme moi.

Je m'apprêtais à tourner les talons, résignée à abandonner la partie, vu leur manque d'enthousiasme pour m'éclairer, quand, le regard vrillé au mien, Mort s'est frotté le menton avec sa main aux ongles impeccablement manucures. Il a ajouté :

-

Eh bien, d'abord, tu dois te rendre là où se passent les rêves.

J'ai failli m'étrangler, et j'ai eu toutes les peines du monde à garder une contenance. Je n'allais quand même pas leur avouer que pour moi c'était un scoop !

Ils ont échangé un regard qui semblait dire que pour eux j'étais transparente comme un miroir.

Je n'en suis donc pas revenue quand, négligeant le coup de coude que son ami lui assénait dans les côtes, Mort a repris :

- C'est très facile à trouver, il suffit de...

Je me suis penchée en avant pour ne pas en perdre une miette, lorsqu'une voix a crié :

- Au suivant !

En me retournant, j'ai vu mon numéro s'afficher sur le tableau digital.

- C'est ton tour, on dirait, a proféré Mort. J'étais déchirée. Tirillée entre l'envie de revoir cette bonne vieille Terre et le besoin impérieux d'en savoir plus sur la source des rêves.

-

Bon, tu te décides, oui ou non ? a lancé l'ami de Mort, celui qui m'avait mis la puce à l'oreille, au moment où j'allais remettre la question sur le tapis.

Je les ai considérés tour à tour, convaincue que de toute façon ils ne m'en diraient pas plus.

J'avais peut-être raté l'occasion d'en apprendre davantage, mais la graine était plantée.

C'était un bon début, non ?

J'ai fourré mon ticket dans la main de Mort et gagné la sortie au petit trot.

J'espérais dénicher une bibliothèque, un centre de recherche, un endroit qui me fournirait des réponses. Je suis tombée nez à nez avec Bodhi qui mâchonnait sa paille à grand bruit, mon chien couché à ses pieds à l'endroit précis où je l'avais laissé.

— Ce n'est pas ce que tu crois, j'ai grincé, en me mordant aussitôt les lèvres.

Quelle idiote ! Ce n'était pas une chose à dire en pareilles circonstances. Je m'enfonçais davantage, c'est tout.

— Le Conseil nous a convoqués, a déclaré tranquillement Bodhi, ignorant mes tentatives désespérées pour me tirer de ce bourbier. Dépêche-toi de te refaire une beauté. Oh, et n'oublie pas de réciter une petite prière pour qu'on ne découvre pas où tu es allée dès ton retour à Ici.

J'ai fait la grimace, Bodhi me tapait sur les nerfs. N'empêche que j'ai obéi. Je me suis débarrassée de ma robe de coton et de mon maillot de bain crasseux, que j'ai remplacés illico par un jean tendance, des ballerines et un tee-shirt très classe.

— C'est mieux ? ai-je demandé en haussant les sourcils.

Bodhi a filé sans demander son reste.

— Quoi qu'il arrive, tu fais comme moi, a-t-il lancé par-dessus son épaule, tu piges ? Je te dis ça dans ton intérêt et...

Il s'est interrompu pour me donner le temps de le rattraper.

- Bref, tu ne bouges pas, je m'occupe de tout.

Il a tourné à un coin de rue, puis à un autre. Un peu plus tard, nous sommes arrivés devant une volée de marches menant au bâtiment en verre fumé où avait eu lieu mon examen de passage.

Si vous voulez le savoir, j'aurais eu un estomac qu'il aurait choisi ce moment pour faire un sacré looping, quelques vrilles et plusieurs tonneaux.

Ils étaient tous là.

Aurore, Claude, Samson, Celia et Royce - le conseil au grand complet attendant d'entendre ma version des faits.

Impossible de me défilier.

Il n'y avait pas d'échappatoire.

J'avais agi à la légère, défendant mordicus mon libre arbitre, quand on m'avait fortement déconseillé de le faire.

Quel que soit le résultat, je n'étais pas en mission. Au contraire, même. Mon guide me l'avait strictement défendu.

J'ai redressé les épaules et l'échiné en me jurant que quoi qu'il arrive de l'autre côté de la porte, je ferais de mon mieux pour suivre les directives de Bodhi et ne pas empirer les choses.

J'ai répondu par un hochement de tête au clin d'oeil qu'il m'a lancé, feignant d'être fin prête alors que je ne l'étais pas du tout.

J'ai entrebâillé la porte d'une main tremblante, avant de la refermer aussi sec pour me voir dans le panneau vitré.

Les yeux rivés sur mon reflet, qui était comme le jour et la nuit avec celui d'avant.

Pour le reste, c'était du pareil au même : les cheveux blonds, les yeux bleus, le nez trop court, la poitrine plate - bref, exactement comme la dernière fois que je m'étais regardée dans une glace, sauf mon halo.

Bon, j'exagère peut-être un peu.

Il n'était pas radicalement différent.

Je veux dire par là qu'il était toujours vert.

Mais l'éclat, la nuance avait changé.

Une variation nettement visible.

Incontestable.

Bodhi m'a gratifié d'un petit sourire.

- Félicitations ! a-t-il lâché avant de se renfrogner aussitôt. Ne t'emballe pas, n'oublie pas que nos actes ont des conséquences, tu vas bientôt t'en rendre compte.

J'ai opiné. J'entendais ses paroles, la menace qu'elles comportaient, mais j'étais trop excitée par ma nouvelle apparence pour y prêter vraiment attention. En contemplant le vif éclat vert qui rayonnait et tournoyait autour de ma personne, j'ai compris que c'était le résultat de mes propres choix.

- Rappelle-toi ce que je t'ai dit, a repris mon guide, avec un regard signifiant qu'il ne croyait pas une seule seconde que j'étais capable de tenir ma langue, mais bien de tout gâcher et de lui mettre des bâtons dans les roues.

Il avait le don de vous refroidir, ce type. Mon halo s'est brouillé et a pâli, tandis que je m'effaçais pour le laisser passer.

— Ma lumière est plus brillante, au cas où ça t'aurait échappé, ai-je protesté.

C'est bon signe, non ?

J'ai vérifié encore une fois mon image dans la vitre. Quoi qu'il arrive, quoi que dise le Conseil, ce rayonnement était à moi. Je l'avais obtenu de haute lutte. Il ne me quitterait plus.

La voix de Bodhi m'a tirée de mes pensées.

-

Encore tout faux, Riley. Ce que le Conseil donne d'une main, il peut le reprendre de l'autre. Maintenant, grâce à toi, on risque d'être totalement «

éteints » en sortant d'ici, tu vois ?

note de l'auteur

Si les personnages et les situations sont fictifs, le récit en revanche est librement inspiré de la rébellion d'esclaves qu'a connue l'île Saint-Jean dans les Indes occidentales danoises (aujourd'hui, les îles Vierges américaines). En Afrique, à la suite d'une révolte locale, nombre d'aristocrates, hommes et femmes, ainsi que de riches marchands furent vendus comme esclaves, puis expédiés dans les Caraïbes. Ils finirent par se soulever contre les propriétaires et les gérants des plantations, dans le but de s'emparer d'autres esclaves issus de différentes tribus, afin de les asservir à leur tour.

Il semblerait qu'un planteur fortuné et sa belle-fille figuraient parmi les premières victimes.

Quant au « jeu de bowling » sadique sur la plage, il est historiquement attesté aussi.

À suivre dans le tome 3....

un

À la seconde où j'ai vu Aurore, j'ai relâché d'un coup les épaules, desserré les dents et poussé un gros soupir de soulagement, persuadée que j'avais une alliée, une amie dans mon camp.

J'étais certaine que tout allait bien se passer.

Je le sentais aux chatoiements de ses cheveux brillants, dont la couleur changeait sans cesse, du blond au châtain puis du brun au roux, et rebelote dans le même ordre.

Même chose avec sa peau, qui passait par toutes les nuances intermédiaires de la pâleur extrême au noir d'ébène.

Et que dire de sa robe longue ? Sa superbe étoffe jaune scintillait et bruissait à ses pieds comme une multitude d'étoiles filantes.

Contrairement à la première fois où je l'avais vue, je ne la prenais plus pour un ange, mais cette vision lumineuse m'apaisa quand même de façon considérable.

Cependant, il s'avéra que j'avais tout interprété de travers.

Dès que j'ai vu son aura et remarqué que l'habituel halo mauve électrique était devenu violet, beaucoup plus terne, eh bien... j'ai compris qu'on n'était pas dans le même camp.

Exactement comme Bodhi l'avait prédit, j'allais devoir m'expliquer sur un paquet de choses. Notamment parce que la dernière âme que j'avais fait passer n'était pas vraiment au programme.

Honteuse, j'ai fixé le bout de mes baskets, tête basse, des mèches blondes en bataille me tombant dans les yeux, tandis que je m'efforçais de le suivre en traînant les pieds. Que je profitais de ces derniers instants pour passer en revue à toute vitesse mes meilleures excuses parmi les plus plausibles, répétant ma tirade en silence et en boucle, comme un comédien en proie au trac juste avant une première.

Même si je n'avais fait que mon boulot de Passeur d'âmes en amenant une ribambelle de fantômes à franchir le pont, je ne pouvais pas nier avoir été avertie : j'aurais dû fermer les yeux, m'occuper de mes oignons. Ne pas me mêler de leurs affaires en fourrant mon nez en trompette là où il n'avait absolument rien à faire.

Mais est-ce que j'ai suivi ce conseil ?

Hum... pas tout à fait.

J'ai plutôt foncé tête la première dans un tas d'embrouilles.

J'ai suivi Bodhi jusqu'à la scène ; son dos était si raide et ses poings, si serrés que j'étais contente de ne pas voir la tête qu'il faisait. Cela dit, à vue de nez, j'aurais pu parier qu'à défaut de mâchouiller une paille comme à son habitude quand le Conseil n'était pas dans les parages, sa bouche était toute pincée, formant un rictus sévère, et que ses yeux verts, lourdement ombragés par sa frange de cils d'une épaisseur dingue, brillaient d'une lueur incendiaire pendant qu'il réfléchissait à un moyen de se

débarrasser de moi une bonne fois pour toutes.

Planquée derrière mes cheveux, j'ai regardé Aurore s'installer à côté de Claude, qui était lui-même assis près de Samson, lequel était juste à côté de Celia, qui était, elle, si menue qu'elle pouvait partager son accoudoir avec Royce sans qu'aucun d'eux n'ait à faire de compromis ou à se battre pour avoir de la place.

En les voyant tous réunis comme ça, impatients d'entendre de quelle façon j'allais m'y prendre pour justifier mes actes, je me suis brusquement souvenue que j'avais un atout incontestable.

Un signe flagrant, qui ne nécessitait aucune explication verbale, étant donné que c'était là, sous leur nez, visible aux yeux de tous.

Je brillais.

En fait, non, rectification : c'était mieux que ça, bien plus impressionnant.

En récompense de tout ce que j'avais accompli, mon éclat s'était considérablement intensifié. Passant directement de ce qui n'était au début qu'un simple chatolement vert pâle, à peine perceptible, à... disons... un vert un peu plus foncé.

Bon, d'accord, le changement n'était peut-être pas si radical, mais à défaut d'être spectaculaire, cet éclat compensait par sa consistance.

En d'autres termes : on ne pouvait pas le louper.

Après tout, je l'avais bien vu, moi.

Et Bodhi aussi.

Même Caramel m'avait fixée avec des yeux ronds et s'était mis à aboyer en remuant la queue et en me tournant autour.

Selon moi, tout laissait donc à penser que le Conseil allait s'en rendre compte aussi - et autant que je sache, rien ne leur échappait d'habitude.

Donc je me suis détendue, j'ai écarté les mèches qui me tombaient dans les yeux, et je me suis dit : La situation ne doit pas être si grave vu que je brille d'un halo vert menthe... non ?

Sauf que là, je me suis souvenue de ce que Bodhi avait dit au sujet des conséquences de nos actes ; et de la faculté du Conseil à donner et reprendre à volonté. Et qu'il avait insisté sur le fait qu'à cause de mon incapacité à m'en tenir aux ordres, il était tout à fait probable que d'ici à ce qu'on en ait fini, on ait tous les deux perdu notre lumière.

Consciente que je devais agir vite, faire tout mon possible pour les convaincre de voir les choses à ma façon, j'ai pris les devants.

Je n'avais pas le temps de tergiverser. Pas de temps à perdre.

À peine quelques minutes plus tôt, j'avais appris une nouvelle extraordinaire, entendu parler d'une mystérieuse dimension où tous les rêves devenaient réalité, et j'étais bien décidée à la trouver.

En plus, j'étais plus ou moins certaine que Bodhi n'était pas fiable. Le fait qu'il me considérait comme un fardeau n'était un secret pour personne.

Au fond, avec ce garçon, enfin, disons plutôt ce fantôme, c'était toujours chacun pour soi. Alors je l'ai tout de suite évincé pour occuper le devant de la scène.

Le souffle coupé par la surprise, il a essayé de m'écarter d'un coup de coude.

Mais il a été trop lent à réagir, et moi, trop rapide, et il n'a pas eu le temps de faire quoi que ce soit d'autre que j'étais déjà droite comme un I face au Conseil, rejetant toute peur subsistant encore en moi.

La peur, c'était pour les poules mouillées. Ça, j'en étais persuadée.

Il était temps que je leur explique ma version des faits.

Mon histoire. Ma vision des choses.

J'étais sur le point de me lancer quand j'ai vu l'éclat d'Aurore se ternir davantage, tout comme celui des autres membres du Conseil. Ils s'assombrirent d'une façon qui me dessécha la bouche et me noua la gorge, à tel point que les mots restèrent coincés au bord de mes lèvres.

Je suis restée muette. Tremblante. Et puis j'ai vu Bodhi, mon guide, la personne dont le boulot consistait précisément à m'épauler, secouer la tête et sourire d'un air narquois. Ce qui ne laissa aucun doute dans mon esprit sur le plaisir qu'il prendrait à me voir brûler vive.

remerciements

Une nouvelle fois, mes remerciements vont à Jean Feiwel, Matthew Shear, Rose Hilliard, Anne Marie Tallberg, Jennifer Doerr, Katy Hersberger, Brittney Kleinfelter, et Angela Goddard : quelques uns des brillants travailleurs qui ont aidé à donner vie à mes livres. À Bill Contardi, pour sa sagesse et ses rires ; à Jeannette Harvey, qui est, sans n u l doute, la meilleure assistante dont je pouvais rêver ; à Sandy, pour avoir partagé la magie de Yoobleck ; et bien sûr, à mes incroyablement fantastiques lecteurs : votre enthousiasme et votre soutien signifient tout pour moi.